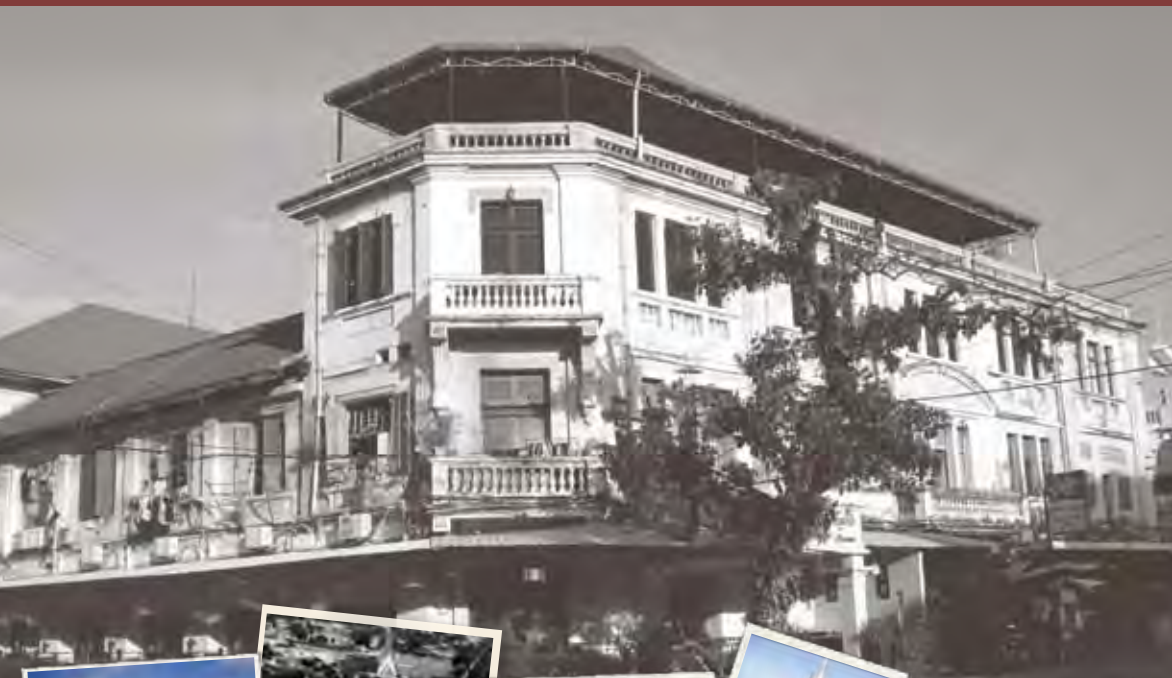


Jean-Michel Filippi



Déambulations phnompenhoises

 **KAM**
éditions

Déambulations phnompenhoises

Jean-Michel Filippi

Avant-propos

En plus de 1500 ans, le Cambodge a compté une quinzaine de capitales. Phnom Penh n'est censé avoir eu ce statut que brièvement au xve siècle et ne redevient capitale qu'en 1865, deux ans après l'instauration du Protectorat français, lorsque le roi Norodom accepte de transférer sa capitale d'Oudong à Phnom Penh à l'instigation de Doudart de Lagrée.



▲ Les quatre bras.

La raison principale du transfert est l'importance stratégique du site qui se révèle à l'œil le moins exercé : Phnom Penh est situé aux quatre bras (ou quatre visages), là où la rencontre des fleuves Sap, Bassac et Mékong forme un X.

Des flâneries un peu désordonnées au fil des quartiers, des marchés, des temples, des pagodes, seront un prétexte à la compréhension de Phnom Penh et, par la même occasion, de tout un pan du passé et du présent cambodgiens. Un aperçu à la fois historique et intimiste.

Nous nous refuserons la banalité, généralement érigée en préambule protecteur, d'écrire que le texte ne s'adresse pas au(x) spécialiste(s). Cela n'aurait strictement aucun sens car on ne voit pas très bien à quoi pourrait ressembler le spécialiste idéal de Phnom Penh.

Le but de cet ouvrage est vraiment autre. Il s'agit de déchiffrer dans des vestiges, de plus en plus rares, un certain passé de la ville : passé historique bien sûr, mais surtout passé psychologique. Ce dernier se manifeste à la conjonction des vestiges, souvenirs et attitudes des Phnompenhois. La pertinence de ce passé psychologique tombe sous le sens dans un pays dont l'histoire, de l'instauration du Protectorat français au moment où ces lignes sont écrites (1863–2010), a concentré pas moins de sept régimes politiques, chacun apportant son lot de bouleversements politiques, sociaux et culturels, d'une violence souvent inédite dans l'histoire moderne.

Le texte est conçu sur la base de promenades et suppose un lecteur qui acceptera de jouer le rôle du promeneur. L'avantage des promenades est évidemment de confronter un texte nécessairement subjectif à la réalité de Phnom Penh. Le recours à la visualité va de pair avec un inconvénient : Phnom Penh change très vite et le risque est grand de ne plus retrouver un bâtiment, un pâté de maisons, voir un quartier que l'ouvrage s'est pourtant attaché à décrire. Au fond, peu importe : il est précisément dans les intentions du livre de combiner passé et immédiat.

Il s'agit d'un texte d'humeur tant dans le choix des sujets que dans la façon de les traiter ; écrit six mois plus tôt ou plus tard, gageons que le contenu aurait été bien différent. De surcroît, le livre ne prétendant en rien à l'exhaustivité du guide auquel il n'entend pas faire concurrence, que le lecteur ne s'offusque pas de ne rien trouver sur Tuol Slaeng ou le Palais royal.

Le texte doit beaucoup aux nombreux amis de l'auteur pour leurs conseils, le travail souvent ingrat de relecture auquel ils ont accepté de se livrer, ainsi que les discussions, souvent à brûle pourpoint qui ont ponctué l'écriture de l'ouvrage. L'auteur tient à exprimer ses remerciements les plus vifs à Cristina Bellini Lievens, Olivier de Bernon, Natalia Berman, Xavier D'Abzac, Christiane Filippi, Jean-Pierre Franchi, Danielle Guéret, Olivier Jeandel, Blaise Kilian, Masha Linsky, Jean-Claude Pomonti, Rodolphe Sellier, Luc Mogenet, Ricardo Casal, Michel Antelme, Denis Derepas, Christine Rota, Alain Menoud, Franck et Pascal Moisy, Philippe Veeckmans.

Il va cependant de soi que les erreurs et omissions ainsi que les prises de position sur des sujets divers restent le fait exclusif de l'auteur.

En guise d'introduction

Des quatre bras

à la capitale du Cambodge

De l'histoire...

Dans ce domaine, nous n'en sommes qu'à des conjectures car Phnom Penh et sa région n'ont jusqu'à présent guère suscité de passions pour la recherche archéologique. Pourtant, des vestiges disséminés attestent une occupation continue des lieux depuis la préhistoire, comme l'ouvrage circulaire de Chong Ek qui fait écrire à Bruno Bruguier (1997) que « la région de Phnom Penh, loin d'apparaître comme un désert archéologique, pourrait à terme se révéler une des zones les plus prometteuses pour une compréhension globale de l'histoire du Cambodge ».

La tour du Vatt Unnalom constitue, d'après Olivier de Bernon (2001), « la preuve patente que le site actuel de Phnom Penh a été partiellement aménagé au moins depuis le XII^e ou XIII^e siècle ».



▲ La tour de la pagode Unnalom

...au mythe

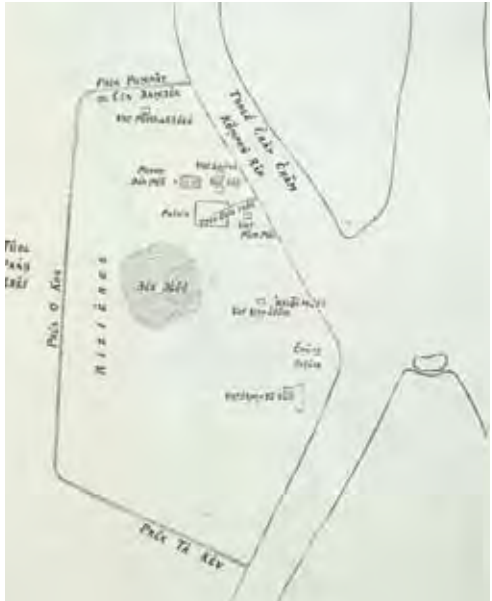
« Une dame riche, nommée Penh, avait fait construire sa maison non loin de la rive du fleuve, sur un tertre flanqué d'une butte conique. Un jour que le fleuve, grossi par les pluies, avait débordé, Doun Penh descendit sur la rive et vit un grand arbre Koki qui s'en était venu à la dérive et qui, saisi par les remous, tourbillonnait à quelque distance de la terre ferme. Aussitôt elle invita ses voisins à monter dans leurs pirogues pour aller saisir cet arbre. Après avoir passé des cordes autour du tronc, ils le hâlerent sur la berge. Pendant qu'elle le débarrassait de la boue qui le couvrait, Doun Penh découvrit dans un creux de l'arbre quatre statues du Buddha en bronze et une en pierre : celle-ci représentait une divinité debout, tenant dans une main un bâton, dans l'autre une conque, et portant les cheveux relevés et noués en chignon, à la manière des annamites. Doun Penh et tous les gens d'alentours se réjouirent grandement de cette trouvaille : ils ramenèrent les idoles en grande pompe à la maison de Doun Penh, qui construisit un abri provisoire. Puis elle pria tous les habitants de venir l'aider à exhausser la butte qui se trouvait devant sa demeure et à en faire une véritable petite colline, un Phnom... ».

Cette légende est intégralement citée par Georges Coédès dans un article intitulé « la fondation de Phnom Penh au XVe siècle d'après la chronique cambodgienne ».

Les chroniques royales donnent d'autres informations sur la fondation de Phnom Penh. La sempiternelle question se pose de la valeur historique à accorder à des chroniques tardivement rédigées et dont la chronologie des événements est paradoxalement aussi précise que fantaisiste. La réponse est fort simple : à défaut de mieux...

Suite à la prise d'Angkor par les Siamois en 1431, le roi Ponhea Yat (1405-1467) se replie vers l'est avec sa cour et établit sa nouvelle capitale dans la région de Srey Santhor. Les eaux ayant inondé la nouvelle capitale, le roi ordonne des travaux de construction aux quatre bras et s'y installe en 1434. Cette date, comme la plupart des dates des chroniques khmères, demeure hautement hypothétique. Le nom cérémonial donné à la capitale par le roi Ponhea Yat est désormais : Krong Chaktomuk Mongkol Sakalkampucheathipadei Sereysothor Pavara Intapattaborei Rothreachsema Mohanokor, traduit ainsi : « Capitale des quatre bras, heureuse maîtresse de tout le Cambodge, fortunée, noble ville d'Indraprastha frontière du royaume » qu'il est plus commode d'abrégé en Krong Chaktomuk « la cité des quatre visages ».

Sur la base des chroniques, G. Coédès a dessiné un plan de Phnom Penh qui comprend les premières pagodes dont Vatt Unnalom et le palais royal d'alors situé quelque part dans un triangle borné par les bâtiments actuels de la banque nationale, la mairie et le marché central. A l'époque, la plupart des bâtiments de la ville se trouvent au bord du fleuve Tonle Sap entre le Nord de Vatt Phnom et le Sud de l'actuel Palais royal.



▲ Phnom Penh au 15ème siècle. Plan exécuté par Georges Coédès sur la base des chroniques royales.

Un retrait de plus de trois siècles

Le premier rôle de capitale de Phnom Penh n'excèdera pas une trentaine d'années ; le siège de la royauté déménage à Longvek (situé entre Oudong et Kâmpong Chhnang) puis à Oudong, après la prise de Longvek par les Siamois en 1594.

Que Phnom Penh cesse d'être capitale ne signifie pas la fin de son histoire. A partir du XVe siècle, un changement considérable affecte l'économie du Cambodge : le passage d'une économie basée sur l'autosuffisance à une ouverture commerciale au monde extérieur.

Pour des raisons qui tiennent évidemment à son emplacement, Phnom Penh joue désormais un rôle économique de premier plan avec, notamment, l'installation de nombreux marchands étrangers.

Ce clivage géographique entre pouvoir politique et économie surprend l'observateur occidental moderne. Autant estimer que le choix du siège du pouvoir royal obéit à des critères particuliers autres qu'économiques ou commerciaux.

La connaissance du Phnom Penh de cette époque provient des récits de missionnaires espagnols et portugais rassemblés par les soins de Bernard Philippe Groslier dans son ouvrage: « Angkor et le Cambodge au XVIe siècle ». L'image de Phnom Penh est celle d'une ville particulièrement cosmopolite : en 1609,

la description qu'en donne un aventurier portugais mentionne une population de 20000 habitants dont 3000 Chinois. De cette époque date l'adoption par la langue khmère urbaine d'un système chinois des poids et mesures, ainsi que d'un nouveau système de numération d'origine cantonaise.

Et la France vint...

L'origine du Protectorat français au Cambodge, son histoire et ses réalisations sont l'objet d'interminables controverses dans lesquelles il n'est, ici, pas plus de raison que de saison d'entrer.

Dès la fin du XVIIIe siècle, le Cambodge est l'objet de pressions militaires accrues de la part de ses voisins siamois et vietnamiens: il perd les territoires de Batdambang et de Siem Reap au profit des Siamois et la Cochinchine au profit des Vietnamiens. Le reste du Cambodge se transforme en un champ de bataille sur lequel s'affrontent ses deux puissants voisins.

Couronné à Oudong en 1848, le roi Ang Duong, sur les conseils de l'évêque français Jean Claude Miche, fait parvenir en 1853 une première lettre à l'empereur Napoléon III, suivie en 1856 d'un deuxième courrier plus explicite. Toutefois, tout en faisant appel à Napoléon III pour récupérer les territoires perdus, ces missives ne requièrent pas, en termes plus généraux, la protection de la France.

En 1860, Norodom, fils aîné d'Ang Duong, lui succède. En l'espace de trois ans se met en place une mécanique qui va dominer quatre-vingt-dix ans de l'histoire du Cambodge.

Trois faits jouent alors un rôle déterminant dans l'instauration du Protectorat : l'arrivée des troupes françaises en Annam en 1858 suivie de la prise de Saïgon en 1859 ; la rébellion du prince Si Votha, demi frère de Norodom, qui crée l'insécurité dans le pays et l'idée, qui a fait son chemin, d'utiliser le Mékong comme voie d'accès à la Chine. En août 1863, le roi Norodom accorde, par la signature d'un traité, des privilèges commerciaux à la France en échange de sa protection.

Phnom Penh à nouveau capitale du Cambodge.

A l'instigation de Doudart de Lagrée, le roi Norodom accepte de transférer sa capitale d'Oudong à Phnom Penh en décembre 1865. Dès fin 1866, la structure de base en dur du palais royal est achevée.

Dans son dernier ouvrage sur Phnom Penh, « Phnom Penh, a literary and cultural history » Milton Osborne donne des détails passionnants sur le roi Norodom, la construction de son palais, ainsi qu'une description haut en couleur de ses relations avec les Français, personnalités du Protectorat mais aussi aventuriers en tout genre.



▲ Une des premières photos du palais royal

A quoi pouvait ressembler Phnom Penh à cette époque ? Henri Mouhot, qui visite le Cambodge en 1861, décrit la ville comme « Le grand bazar du Cambodge », sans grand intérêt. Elle compte, écrit-il, quelque 10 000 habitants essentiellement chinois. Une grande partie des habitations sont sur l'eau.

Une description d'un charme peu commun est offerte par le géographe Xavier Brau de Saint-Pol Lias qui eut le privilège douteux de visiter le Cambodge en 1885. Au moment où il arrive à Phnom Penh, la rébellion gronde suite aux indécidatesses du gouverneur de Cochinchine, Charles Thompson, qui avait imposé manu militari au roi Norodom les réformes que le Protectorat voulait mettre en place.

Voici sa première vision de la ville, au matin du 8 février 1885 : « A mesure que nous nous approchons, nous découvrons les grands toits de tuiles rouges des maisons de Phnom Penh, le mât de signaux du Protectorat français, les dômes blancs ou couverts de papiers dorés, les toits de toute forme, les constructions aussi nombreuses que variées qui forment le palais du roi, avec son port, encombré des grandes barques royales, qui s'étend sur la gauche de la ville. En avant, un vaste bâtiment flottant, peint en bleu, est le bain du sérail de Sa Majesté, qui doit avoir de nombreuses cabines si chacune des femmes du roi a la sienne ! A droite des maisons en maçonnerie dominant de haut le fleuve, tandis qu'une longue ligne



▲ Le capitaine de corvette Doudart de Lagrée tendant le contrat de protectorat au roi Norodom 1er. Motif du monument dédié à Doudart de Lagrée dans l'Isère.



▲ Une rue de Phnom Penh en 1885



▲ Le pont des Nagas



▲ Phnom Penh en 1873



▲ Canonière quittant Phnom Penh en 1897

de paillotes s'étend au-dessous, plus près de l'eau, perchées sur de hauts piquets et présentant le tableau le plus pittoresque ». Un détail nous renseigne incidemment sur la taille de la ville : « Le 9 au soir, le secrétaire du représentant du Protectorat, le revolver à la ceinture, vient dans les trois cafés français déjà établis à Phnom Penh avertir les Européens de rallier le Protectorat. On va réveiller le Père Guesdon logé dans une paillote à l'extrémité de la ville, près du palais du roi, sur une route déserte et sombre ».

Le Phnom Penh du Protectorat français

Grosso modo le Phnom Penh de l'époque peut être divisé en trois gros quartiers : le quartier européen au nord de Vatt Phnom ; le quartier cambodgien autour du Palais royal ; et le quartier chinois autour de ce qui s'appelait à l'époque « le marché central » et qui est aujourd'hui le « psaar chah » (le vieux marché). A cela, il convient d'ajouter des îlots vietnamiens dont le plus important, le « village catholique », est situé au nord du quartier européen. Cette répartition des populations dans la partie centrale de Phnom Penh restera quasiment inchangée jusqu'en 1975.

Les vestiges de l'époque du Protectorat français (1863-1953) sont encore nombreux. Une petite promenade permet d'identifier quelques caractères d'une période de quatre-vingt-huit ans, celle du Protectorat. Une période déterminante car Phnom Penh, capitale du Cambodge moderne, n'a jamais que cent quarante-quatre ans.

Déambulation I

Suivez le guide

Nous nous placerons face à Vatt Phnom, entre un bunker hideux et un non sens architectural faisant fonction d'hôtel. C'est l'endroit où les rues 92 et 96 (anciennement avenue Daun Penh et plus anciennement encore avenue du Maréchal Joffre) rejoignent Vatt Phnom.

En contournant la colline dans le sens des aiguilles d'une montre, une fois passée sur la gauche une série de boutiques, bars et massages, s'élève une muraille qui laisse entrevoir un bloc de béton auquel personne, bien à tort, ne s'intéresse. Il s'agit de l'ancien immeuble qui a été la résidence des plus hauts fonctionnaires français de l'époque du Protectorat. Au lendemain de l'Indépendance, ce bâtiment est devenu « l'hôtel du gouvernement », où étaient organisés les banquets officiels. Plus tard, il a abrité le siège de l'Autorité provisoire des Nations Unies pour le Cambodge (APRONUC, 1991-1993). Aujourd'hui, il accueille le Centre de Développement

du Cambodge (CDC).

Elevé dans les années 1930 pour remplacer une construction originellement plus modeste, le bâtiment traduit parfaitement une des grandes orientations architecturales de son époque : un style Trocadéro qui tient à la fois du palais de Chaillot et de l'actuel musée d'art moderne de la ville de Paris (ancien palais de Tokyo).



▲ Le bâtiment de la résidence fin 19ème

Même s'il s'agit d'un bâtiment officiel qui n'est pas ouvert au public, tentez votre chance et pénétrez dans la cour en prenant l'air le plus dégagé possible, voire, selon les tempéraments, le plus officiel. Le coup d'oeil en vaut la chandelle : un contraste unique entre une architecture qui se veut froide et massive et l'environnement rieur d'une belle végétation tropicale. L'intérieur ne démerite pas avec ses motifs art nouveau et art déco et de belles peintures, de l'époque du Protectorat ou du Sangkum Reastr Niyum, qui dépeignent l'éternelle joie de vivre d'un Cambodge campagnard.



◀ Le commissariat de la république qui lui a succédé en 1934 ; aujourd'hui, le Centre de Développement du Cambodge

Place de la poste

Rejoignons la place de la poste dont la plupart des bâtiments ont été conçus entre les années 1890 et 1920.

Phnom Penh commence vraiment à changer de visage entre 1889 et 1897, quand Huyn de Verneville est résident supérieur au Cambodge.

Dans « Phnom Penh, hier et aujourd’hui », Michel Igout estime que la population de la capitale a doublé de 1889 à 1897, passant de 25 000 à 50 000 habitants dont 16 000 Cambodgiens, 22 000 Chinois, 4 000 Vietnamiens et 400 Français.

Cet accroissement de la population s’accompagne d’une véritable révolution en matière d’urbanisme. Dans un article de référence « 1863–1953, une ville neuve dans un site d’occupation ancienne », Christiane Blancot et Aline Hetreau-Pottier divisent en deux temps la création de la ville moderne. De 1890 à 1920 est mise en place la charpente urbanistique qui, aujourd’hui encore, caractérise de nombreux quartiers de Phnom Penh. Une donnée nouvelle est l’adoption de notions juridiques inexistantes dans le droit coutumier cambodgien : « la rue comme espace public inaliénable et la propriété privée, individuelle, enregistrée et cadastrée ». La transformation de Phnom Penh en une capitale moderne entraîne une certaine uniformisation de l’espace : « Les constructions publiques sont placées et mises en scène de manière à renforcer leurs effets architecturaux et leur caractère institutionnel. Mais, hors la place de la poste et les quais du canal périphérique, qui constituent des espaces exceptionnels, l’uniformisation de l’espace des rues est la règle générale : toutes auront vingt mètres de large. ».

Immédiatement sur votre gauche se trouvait les douanes, sur votre droite les bureaux du cadastre, aujourd’hui le siège du port de Phnom Penh. Le grand bâtiment de trois étages et de forme triangulaire qui suit abritait le commissariat de police et a été immortalisé en hôtel dans le film « City of ghosts » ; à côté de ce dernier se tient une poste superbement restaurée. Ce que l’on appelle la place de la poste est en fait la rue n° 13, dans le guide Madrolle : rue du Protectorat.

Face à la poste et en bien moins officiel se situe la partie arrière du fameux « Grand hôtel », l’entrée principale se trouvant sur les quais ; le bâtiment a été le plus souvent désigné comme « l’hôtel Manolis », puis est devenu ultérieurement la chambre de commerce.



▲ L'ancien cadastre. Fin 19ème siècle



▲ Le bâtiment des douanes. Fin 19ème siècle



▲ Une vue aérienne de la place de la poste en 1929



▲ La poste en 1910



▲ La poste en 1920



▲ Le Commissariat de police en 1910



▲ Le bâtiment de la banque d'Indochine en 1900



▲ Le commissariat de police après les modifications du début des années 20



▲ La façade du grand hôtel. Début 20ème siècle



▲ Le Grand Hotel vu de la place de la poste. Etat actuel.

C'est un lieu chargé d'une histoire locale que Henri Lamagat nous décrit dans ses indispensables « Souvenirs d'un vieux journaliste indochinois » : « Cet établissement, qui appartient pendant des lustres à la maison Dumarest, avait été fondé par elle dans la dernière décade du XIXe siècle. Son propriétaire en confiait l'exploitation à des hommes de métier à qui elle louait à la fois l'immeuble, le mobilier, et tout le matériel d'hôtellerie nécessaire pour assurer le service à la clientèle. Malgré cela, malgré l'absence de toute concurrence, dans les débuts surtout, les deux exploitants du Grand Hôtel, bourguignons d'origine [...] durent demander la résiliation de leur contrat. Tous deux y laissèrent, en quelques années, tout leur avoir ». L'hôtel a aussi son mot à dire dans l'histoire littéraire. Le 23 décembre 1923, de retour de Siem Reap après le « démontage » des plus beaux bas reliefs du temple de Banteay Srey, André et Clara Malraux vont être assignés à résidence à Phnom Penh et choisiront de s'installer dans le meilleur établissement de la ville, l'hôtel Manolis, où ils vont passer quatre mois ; ils n'auront pas les moyens de payer la note. De la splendeur passée des lieux, qui tiennent désormais du squat, il ne reste hélas plus grand-chose, à l'exception des superbes carrelages du premier étage.

Un élément essentiel à la personnalité de la place a été le restaurant « La Taverne », hélas disparu sauf dans les souvenirs. Il est aujourd'hui difficile de le situer avec exactitude car les avis divergent, la mémoire des plats l'ayant emporté sur la celle du lieu. Néanmoins, une petite enquête n'est pas sans résultats : de dos par rapport à la poste, vous êtes face au pâté de maisons de l'hôtel Manolis, à sa droite un autre ensemble qui abritait une librairie française disparue il y a peu : c'est dans l'îlot suivant que se trouvait « La Taverne », détour obligé dans le Phnom Penh de l'époque du Sangkum Reastr Niyum (1955-1970). L'auteur de « Derrière le sourire khmer », Charles Meyer, y avait table ouverte, Milton Osborne ne perd pas une occasion de s'en souvenir avec nostalgie, Jean-Claude Pomonti évoque « la soupe aux herbes » avec délectation... Il serait donc grand temps de rendre à l'établissement un hommage mérité, par exemple sous forme d'une anthologie.

La Taverne selon Milton Osborne

« En termes de vie quotidienne, la présence française était apparente surtout dans ces établissements gaulois par essence comme le bar Jean ou le bar Zigzag... En ce qui me concerne, j'avais une affection particulière pour un restaurant de facture traditionnelle aujourd'hui disparu, la Taverne, sur la place de la poste et dont le patron était Monsieur Mignon. Dans la catégorisation de ce dernier, les Australiens en tant qu'Anglo-saxons n'avaient pas vraiment accès aux joies de la nourriture et du vin et il me le faisait bien sentir en me demandant si les fruits de mer qu'il servait avaient bien été conservés dans de la glace à l'occasion des transports pendant les mois les plus chauds de l'année. Ce qui compte, c'est le goût, ne cessait-il de déclarer, pas ce qui se passe ensuite dans votre estomac ».

Enfin, du même côté que la poste, à l'angle des rues 102 et 106, un dernier bâtiment bien restauré clôt la série, l'ancienne banque de l'Indochine. Sur les grilles sont toujours inscrites les initiales CBI, même si le bâtiment abrite aujourd'hui une compagnie d'assurance, le restaurant Van et le siège local de l'Agence Française de Développement (AFD).

L'inévitable question de l'esthétique

Face à la sortie de l'ancien quartier français se trouvait le quartier chinois avec son « marché central » connu aujourd'hui sous le nom de « Psar Chah » (vieux marché). Les deux quartiers étaient clairement séparés par le canal de Verneville qui a été comblé dans les années 1930 et sur l'emplacement duquel se trouve aujourd'hui une série de jardins bordés par les rues 106 et 108.

Les bâtiments à l'ombre de Vatt Phnom sont originellement liés à l'exercice du pouvoir colonial ; ainsi, dans la plupart des commentaires et des descriptions qui leur sont consacrés, les liens que ces constructions entretiennent avec le pouvoir l'emportent sur toute autre considération. La question de l'esthétique n'est par contre qu'exceptionnellement posée, par exemple dans l'article déjà cité de Christiane Blancot et Aline Hetreau-Pottier. A leurs yeux, si la transformation de Phnom Penh en ville moderne a impliqué une uniformisation de l'espace, elles n'en mettent pas moins l'accent sur l'originalité du quartier de la poste en évoquant une possible influence des conceptions de l'historien de l'art et architecte autrichien Camillo Sitte (1843-1903). Ce dernier a exercé une grande influence sur le développement et la planification urbaine et a fait prédominer aspects culturels et esthétiques sur les procédures pragmatiques de planification en vogue à son époque. Chez lui, la perception qu'a l'homme de l'espace urbain qui l'entoure est essentielle et l'emporte sur des considérations plus fonctionnelles. Ses nombreux commentaires sur la notion de « place » font irrésistiblement penser à celle de la poste de Phnom Penh même si la preuve circonstanciée de son influence sur la conception de cette place reste à faire.

Camillo Sitte et la place de la poste

« Un tel but [la beauté du paysage urbain] ne peut être atteint avec l'usage de la règle ou l'alignement géométrique de nos rues rectilignes. Pour produire les effets des vieux maîtres nous devons posséder leurs couleurs sur nos palettes. Courbes diverses, rues sinueuses et autres irrégularités devront être artificiellement incluses dans le plan...La vie moderne tout autant que nos techniques actuelles de construction ne permettent plus d'imiter fidèlement les vieux paysages urbains... Les créations des vieux maîtres doivent vivre en nous autrement que par le biais de copies serviles... Même si nous devons sacrifier aux nécessités requises par la construction moderne, l'hygiène et les transports, nous ne devons pas nous décourager au point d'abandonner les solutions artistiques au profit de solutions purement techniques ».

Traduit de *Der Städtebau nach seinen künstlerischen Grundsätzen* par Camillo Sitte (1843-1903)

Déambulation II



Déambulation II

Autour du canal

A la sortie de la place de la poste à l'angle de la rue 106 et de la rue 13, immédiatement sur la gauche, le bâtiment de Caminco (société nationale d'assurance) est d'une grande laideur. Au fur et à mesure qu'un pays se développe (et l'Asie ne manque pas d'exemples), on finit par renoncer aux attributs clinquants du moderne à tout prix. Le Cambodge n'en est encore là et le verre teinté reste encore très à l'honneur. Par contre, sur la gauche du bâtiment de Caminco, se trouve un petit bijou, la pharmacie Veisse. Le bâtiment date originellement de 1910 et a été assez joliment restauré. Quoique la devanture récente soit un peu trop tape-à-l'œil, les deux vases latéraux avec les serpents ont été conservés au sommet du bâtiment. Cette pharmacie a été mentionnée sur une brochure publicitaire des années 1930 dans les termes suivants : « Pharmacie française du Cambodge, Docteur Adrien Veisse, pharmacien de 1^{ère} classe, maison de confiance, 5 quai de Verneville, exécution rigoureuse des ordonnances ». Y aurait-il eu au Cambodge des pharmaciens peu rigoureux en matière d'ordonnances ?

L'éclectisme architectural du Protectorat

En remontant la rue 106 vers la gare, se trouve sur la droite, au numéro 19, un bâtiment d'un blanc massif ; c'est l'ancienne mairie, aujourd'hui en voie de restauration. Adjacent à ce bâtiment, au numéro 21, l'ex-résidence du maire est devenue l'inspection générale du ministère des finances. Rien de très particulier à ces deux constructions : on pourrait les imaginer sans peine dans n'importe quelle ville de France.

Par contre, le bâtiment qui suit, juste avant le pont des Nagas, mérite un coup d'œil : siège du Trésor à l'époque du Protectorat, trésorerie générale du ministère de l'économie de nos jours. Si les constructions coloniales françaises se ressemblent étrangement de l'Afrique à l'Asie, il reste quand même, ici et là, des tentatives de créer un style particulier au pays. Le Protectorat a, dans ses débuts, créé un style cambodgien et le bâtiment du Trésor dû à Daniel Fabré révèle les modalités de cette nouveauté architecturale. Alors que la structure de base de la construction, massive et sans fioritures, évoque délibérément l'image du temple angkorien, les

« fantaisies » à la hauteur de la toiture sont caractéristiques des pagodes bouddhiques. Quelques monuments de Phnom Penh seront ultérieurement construits sur ce modèle, à commencer par le musée national, oeuvre de Georges Groslier (1887-1945). Si les bâtiments de la place de la poste sont considérés comme purement français, les constructions de style « cambodgien » dans son voisinage ne sont donc en fait pas moins françaises.

Le pont des Nagas, attenant au bâtiment du trésor, avait également été dénommé « Pont de la trésorerie ». Il fut conçu en 1892 par l'architecte et urbaniste Daniel Fabré (1850-1904), également architecte de la poste en 1894-1895, pour relier



▲ Le Trésor en 1897



▲ Le trésor en 1930



▲ Le trésor en 1950

le quartier français au quartier chinois. Le pont enjambait un cours d'eau : le canal de Verneville, achevé en 1894. Ce canal a été comblé entre 1928 et 1935 car l'intérêt qu'il présentait dans la phase initiale du développement de la ville s'est transformé, trente ans plus tard, en handicap. Le canal partait du Tonle Sap vers l'ouest le long de la rue 106 (alors quai de Verneville), rejoignait le boulevard Monivong (autrefois boulevard Miche) avant de bifurquer vers l'est et de rejoindre le Tonle Sap près de l'extrémité nord de l'actuelle rue de France (N. 47), en fait proche de l'endroit où se trouve actuellement le pont Chruoy Changvar. Le célèbre « pont des dollars » ou « pont de Verneville » se trouvait précisément à l'endroit où le canal rejoignait le Tonle Sap au nord de la rue 47. Cette grande boucle de l'est à l'ouest, du sud au nord et de l'ouest à l'est enserrait complètement le quartier européen.



▲ Plan du canal 1889 - 1897



▲ L'embouchure du canal sur le Tonle Sap ▼



▲ Le pont Ohier en construction. Actuellement un tronçon de la rue 13



▲ Vue du canal à l'ouest



▲ Le pont du trésor ou pont des Nagas. Actuellement, le tronçon qui relie le Boulevard Norodom à Vatt Phnom



▲ Le pont de Verneville ou pont des dollars. Nord de Phnom Penh, près de l'actuel pont Chroy Changvar

Chinoiseries

Le pont des Nagas traversé, nous voilà dans le quartier chinois. Nous prenons ensuite la rue 108, sur la droite en direction de la gare. Au n° 75 se situe un bel ensemble de trois maisons pourvu, chose assez rare, de la date de sa construction (1931). Rien n’y manque : fioritures pas trop kitsch, colonnes presque corinthiennes, colonnade bordant le toit, bref un bel ensemble français... En réalité, il s’agit de trois maisons chinoises. Une étude précise de l’architecture chinoise du Cambodge reste à faire, suivant les régions mais aussi suivant le degré d’influence exercée par les motifs français de l’époque du Protectorat. Nous continuons et tournons dans la rue 53 où, sur la gauche, juste après une boutique de lingerie féminine au nom suggestif de « love house » (également écrit en chinois), nous voilà face au temple Chinois Hainan.

Les Hainan sont une petite minorité chinoise du Cambodge venue de l’île du même nom à partir de la fin du XVIIe siècle pour s’installer dans la région de Kampot et y cultiver le poivre. Dès la fin des années 1920, beaucoup de Hainan



▲ Le temple Hainan.

sont venus habiter Phnom Penh et y ont construit leur temple. La religion qui y est pratiquée est strictement taoïste avec des dieux chinois reconnus par les instances religieuses taoïstes. En cas de problèmes ou suite à un calamiteux horoscope, n'hésitez pas à allumer des bâtonnets d'encens et à glisser dans le tronc un billet à la hauteur de vos souhaits.

Retour dans la rue 108 et progression jusqu'à la rue 61 pour apercevoir tout au bout l'actuel marché central. Le marché se trouve à la limite entre les anciennes villes chinoise et annamite où se trouvait le lac (Beng) Decho. Le quartier annamite fut détruit en 1920 par un incendie et un riche notable chinois de Cho Lon avait alors proposé de combler le lac et de construire à la place un marché couvert. L'administration du Protectorat avait d'abord refusé cette proposition pour la reprendre ultérieurement à son compte. Quinze ans plus tard, entre 1935 et 1937, sera construit à cet endroit le grand nouveau marché, de nos jours le « marché central ».



▲ Le marché central en 1937



▲ Le marché central en 1940

Continuons sans prêter trop d'attention au gratte-ciel. Nous voici sur la place de la gare avec, en son milieu, un stûpa qui a abrité des reliques du Bouddha qui se trouvent actuellement à Oudong dans le stûpa Sakyamony Chedei. Sur la gauche, un bâtiment qui ne paye pas de mine est un des plus anciens ensembles de compartiments chinois de Phnom Penh. Il reste architecturalement bien distinct de l'autre ensemble attenant qui a été, lui, construit à la fin des années 1950.

Les années 1930

Face à la gare après avoir traversé l'actuel boulevard Monivong, on a fait un petit saut dans le temps.

A une première politique d'urbanisation (1889-1897) en succède une deuxième, des années 1920 à la deuxième guerre mondiale. Cette période est marquée par la personnalité de l'architecte et urbaniste Ernest Hébrard (1875-1933), auteur d'un plan pour l'extension de Phnom Penh. En 1925, Hébrard annonce un nouveau plan d'urbanisation qui prévoit, entre autres, de combler le canal qui enserrait le quartier européen, chose faite entre 1928 et 1935. Ses projets publiés en 1925 dans « l'Eveil économique » ne sont pas tous réalisés : le jardin public, le quartier industriel et le quartier européen de la péninsule Changvar resteront à l'état de plans. Il lui revient toutefois le mérite d'avoir transformé une petite ville provinciale en une capitale moderne.



Ernest Hébrard (1875 - 1933)

Architecte, Urbaniste et archéologue, Ernest Hébrard est surtout connu pour la reconstruction de Thessalonique dont le centre avait été détruit par l'incendie de 1917. Il va également oeuvrer en tant qu'archéologue sur le palais de Dioclétien à Split. De 1923 à 1931 il fut à la tête des services d'urbanisme et d'architecture indochinois et, à ce titre, participera à la planification de plusieurs villes de l'Indochine française dont Hanoï et Phnom Penh. E. Hébrard va créer un « style indochinois » que l'on retrouve dans plusieurs des bâtiments qu'il a conçus à Hanoï dont, par exemple, l'université de l'Indochine devenue Université Nationale du Vietnam. On lui doit de même le développement systématique et la rationalisation de l'essentiel du Phnom Penh de l'époque.

Au-delà du canal

La gare (1932) est un des premiers bâtiments de Phnom Penh à être construit en béton armé. Jusqu'alors, la plupart des bâtiments – l'hôtel le Royal, la bibliothèque (aujourd'hui bibliothèque nationale) – étaient construits en briques avec un enduit de plâtre. Si la grille en est entrouverte, le spectacle à l'intérieur en vaut la peine : des quais déserts, des panneaux et des balances de l'époque du Protectorat et du Sangkum Reastr Niyum... comme si le temps s'était brusquement arrêté.

Une centaine de mètres plus loin, après avoir dépassé l'Université des sciences de la santé, un vide mal rempli par d'énormes paraboles est en fait l'emplacement de la cathédrale détruite à l'époque des Khmers rouges. La destruction de cet édifice monumental en béton armé fut une dure affaire confiée aux 400 Khmers revenus de France à l'appel des Khmers rouges pour reconstruire le pays. Les débris et les barres de fer furent transportés à douze kilomètres au sud-est de



▲ La gare en 1932



▲ La gare aujourd'hui



À l'intérieur de la gare. ▶

Phnom Penh pour y élever une digue. Les hommes qui accomplirent la tâche furent, pour la plupart, exécutés. Devant l'emplacement de la cathédrale se trouve l'actuelle mairie de Phnom Penh, un ancien évêché comme le rappellent les motifs cruciformes à fleur de lys qui en composent l'enceinte extérieure. La taille de l'ensemble est surprenante : les catholiques étaient très peu nombreux, pour l'essentiel des Vietnamiens qui disposaient, de surcroît, de leurs propres églises de quartier, toutes détruites à une exception près.



▲ La gare et la cathédrale à l'arrière plan (1966)

Retour à Vat Phnom

Nous nous trouvons maintenant sur l'espace bordé par les rues 92 et 96. L'aménagement en jardins du tronçon entre le boulevard Monivong et Vatt Phnom est d'une facture remarquable qui convient parfaitement aux bâtiments qui la bordent. Immédiatement sur la gauche, l'hôtel Le Royal, chef d'oeuvre de Ernest Hébrard, a été construit en 1929. Le Royal n'est pas,



▲ l'hôtel le royal (1929)

contrairement à ce qui a été écrit, le premier grand hôtel de Phnom Penh, le plus ancienne trouvait, comme on l'a écrit plus haut, place de la poste et s'appelait d'ailleurs « grand hôtel » ou « Hotel Manolis ».

L'intérieur vaut vraiment la visite, il en ressort une impression très « l'année dernière à Marienbad » à peine tempérée par les motifs coloniaux habituels.

La bibliothèque, à l'origine municipale et aujourd'hui nationale, a été construite en 1922 et suit immédiatement Le Royal. Il s'agit d'un bâtiment exquis et très bien restauré avec un local attenant réservé aux archives. Les livres qui s'y trouvaient ont beaucoup souffert de la période d'abandon (1975–1979) quand ils n'ont pas été éparpillés dans la cour.

Juste après la bibliothèque, l'énorme bâtiment du ministère des finances abritait à l'origine les bureaux de la résidence supérieure ; il s'agit d'un des bâtiments les plus massifs construits à l'époque du Protectorat. Le contraste est saisissant entre l'énoncé originel très libéral, au terme duquel la France assurait au Cambodge une vague protection respectueuse des prérogatives royales, et une construction qui ne saurait mieux symboliser un état de fait destiné à s'inscrire dans la durée.

Si la réalité du pouvoir était bien là, ce bâtiment n'en deviendra le symbole qu'assez tardivement. En 1916, suite à un vaste mouvement de protestations, 100.000 paysans entrent dans la capitale. Les causes de ce qui deviendra « l'affaire de 1916 » ne sont pas très claires. Les historiens s'entendent néanmoins pour retenir un recours aux recrutements musclés pour l'effort de guerre français et une augmentation des impôts. Les paysans vont directement faire état de leurs

griefs au roi et, ce qui est étonnant, ignorent totalement les autorités françaises.

Au début des années 40, les choses ont bien changé. En 1941, les autorités françaises avaient décidé de promouvoir un alphabet romanisé destiné à terme à remplacer l'écriture khmère, ce qui provoquera l'indignation du Sangha bouddhiste et des cercles nationalistes autour de Son Ngoc Than et du journal Nagara Vatta. L'arrestation du moine Hem Chieu en juillet 1942 fera le reste et entraînera la fameuse « révolte des ombrelles »: plusieurs milliers de Khmers, laïcs comme bonzes, manifestent cette fois devant la résidence supérieure pour réclamer sa libération.

Avant d'arriver à Vatt Phnom, sur la droite se trouvait le regretté cercle sportif ; construit en 1929, ayant connu une éphémère renaissance en 1993, il a été détruit pour laisser la place à un ensemble des plus disgracieux.



▲ Les bureaux du protectorat dans les années 30. Aujourd'hui, le ministère des finances.



▲ La bibliothèque dans les années 30.



▲ Le cercle sportif dans les années 30.



▲ Le cercle sportif en 1997



▲ Vue aérienne du cercle sportif en 1993

Vu d'en haut, vu d'en bas

Nous revoilà à Vatt Phnom face à la plus emblématique pagode de la ville. Vatt Phnom abrite aussi deux autres monuments qui échappent généralement à l'attention. En contournant la colline dans le sens des aiguilles d'une montre, on aperçoit un superbe monument qui surmonte un énorme cadran horaire. Le 15 mars 1907, la France force la Thaïlande à restituer au Cambodge les territoires qui correspondent aux provinces actuelles de Siem Reap et de Batdambang. Le monument a été érigé en 1909 pour illustrer dignement l'évènement.

Il s'agit d'une leçon de propagande conçue avec une maîtrise admirable du contexte cambodgien. Rien n'y manque : les deux stèles en khmer et en français qui, renvoyant quelques siècles en arrière, donnent à l'épisode une légitimité toute angkoriennne ; le roi Sisovat domine l'ensemble et trône avec tous les ingrédients du hiératisme, couleur dorée comprise ; la mise en scène recourt à une symbolique très parlante avec, sur la gauche du trône, un militaire indochinois surmonté d'un drapeau tricolore flottant et, sur la droite, dans une pose d'Apsara, trois jeunes filles dans l'attitude mécanique de l'hommage, offrant au roi un Prasat, un stupa, un bâton, symboles respectifs de Siem Reap, Sisophon et Batdambang. Peut-on rêver d'un contenu plus explicite? Non seulement la France restitue au Cambodge des territoires autrement perdus, mais sa protection est la condition de son existence future.

Vatt Phnom offre également, très à propos, une évocation plus prosaïque de l'épopée du Protectorat. Face à l'escalier central qui conduit à la pagode, on aperçoit derrière le stupa de gauche une petite structure de couleur bleue. Cette tombe qui a échappé à l'attention générale a été découverte en mai 2009 par Steven Boswell. On peut lire sur la pierre tombale : « J. Fourcros Agt PPl des fermes décédé le 4 nov.1882 à l'âge de 33 ans ». Cette tombe offre l'occasion d'évoquer des personnages dont le comportement relève d'une logique bien différente de celle des « sauveurs » du Cambodge.

On ne sait quasiment rien de Fourcros si ce n'est son activité de secrétaire de l'un des personnages haut en couleur que Charles Meyer et Gregor Müller décrivent : Thomas Caraman. Les débuts du Protectorat vont de pair avec l'arrivée d'aventuriers venus tenter leur chance dans une situation trouble et Caraman en est, à la fois, le prototype et l'archétype accomplis. L'arrivée du personnage au Cambodge (1865) correspond grosso modo à l'accession de Phnom Penh au



▲ Le monument commémoratif du traité franco-siamois de 1907



▲ Jeunes conscrits cambodgiens en 1916.

statut de capitale. Bien au fait de l'intérêt de jouer du préjugé nobiliaire, Caraman devient le comte Thomas de Comène Caraman et noue immédiatement avec le roi Norodom des relations qui, de disgrâces en retours en grâce successifs, vont quand même durer plus de 20 ans. Le principe Caraman est assez simple : utiliser la signature du roi Norodom pour commander en France, dans des quantités astronomiques, objets ou denrées dont le roi Norodom n'avait, bien évidemment, jamais exprimé le désir. Si Caraman est un pionnier, son exemple ne va pas tarder à faire des adeptes.

Ces Français indignes...

« Autre phénomène, Thomas Caraman qui apparaît au Cambodge en 1864. Il se fait appeler Jean-Thomas Commène de Caraman et voit grand... Les escroqueries à répétition d'un Caraman s'inspirent d'un principe simple : extorquer la signature du roi au bas d'un « traité » ambigu à souhait et exiger du Protectorat qu'il le fasse exécuter par toutes les voies du droit. Le plus souvent il s'agit d'abus de confiance fort classiques. C'est ainsi qu'il fait livrer à Norodom qui ne les avait pas commandés, 300 caisses de champagne, 400 caisses de vins fins, des dizaines de caisses de genièvre et d'absinthe, 149 montres en argent... ». L'ouvrage de Charles Meyer, « Les Français en Indochine, 1860–1910 », dont est tiré le passage ci-dessus, comprend une belle anthologie des modes de vie des Français de la première période du Protectorat. Le classique dans le genre demeure cependant « The bad Frenchmen » écrit par Gregor Muller. Fondé sur une recherche exceptionnelle dans les archives, le livre nous relate avec talent les actions d'aventuriers en tous genres, leur recherche des faveurs royales et, bien sûr, leurs démêlés avec les autorités du Protectorat.

Si les scandales qui ponctuent les relations entre Caraman, le roi Norodom et les autorités du Protectorat ont principalement pour cause des abus de confiance qui confinent à l'escroquerie, Caraman, l'avocat Blanscubé et la veuve Marrot vont également jouer sur un registre bien plus politique en prenant parti pour le roi Norodom dans le conflit qui l'oppose aux autorités du Protectorat en 1884.

Pour un rappel des faits, le gouverneur Thompson entre un beau matin de juin 1884, pistolet au poing, dans la chambre du roi pour le forcer à signer un décret. Le roi Norodom est contraint de s'exécuter mais l'histoire ne s'arrête pas là et voilà qu'éclate une révolte qui ne cesse qu'au moment où la France accepte de négocier en 1886. Blanscubé prend initialement le parti du roi Norodom pour retourner assez rapidement sa veste alors que la veuve Marrot persiste dans son soutien au roi et fait l'objet d'un rapport qui l'accuse d'avoir encouragé le roi à résister à la volonté française d'imposer des réformes.

Le quartier colonial, que fermait l'ancien canal, a été une petite ville à part entière qui possédait les infrastructures nécessaires à sa population, en grande partie européenne.



▲ Thomas Caraman avec un singe



▲ La tombe de Fourcros à Vatt Phnom

Une lecture chinoise de Phnom Penh

Phnom Penh est aussi une ville chinoise. Pour s'en convaincre, il suffit d'essayer de faire ses achats au moment d'une des fêtes chinoises.

Le quartier chinois le plus ancien de Phnom Penh est situé entre le Palais royal et le canal de Verneville (rue 108) où commençait le quartier français.

La présence chinoise au Cambodge est très ancienne à en croire Zhou Da Guan, en visite à Angkor en 1296–1297, qui mentionne déjà une population chinoise dans la région. Il faut cependant attendre le XVIII^e siècle pour constater une présence chinoise vraiment significative dans la région des quatre bras. Les plus importantes migrations se produisent à partir de 1679 lorsque des généraux cantonnais partisans des Ming renoncent à la lutte contre la dynastie des Qing et commencent à émigrer avec leurs troupes.

On dispose de statistiques « fiables » à partir de l'année 1890 : 130 000 Chinois sont alors censés résider au Cambodge. Les dernières estimations disponibles remontent à la période 1963–1966 et font état de 425 000 Chinois dans le royaume.

Il est par contre assez difficile de déterminer avec précision qui est vraiment chinois comme en rend bien compte le très ambigu adjectif sino-khmer : chinois vivant au Cambodge ou métis ? De plus, quantifier le degré de sinité ou de khmérité est un problème délicat auquel personne n'a apporté de solution valable : religion ? Langue ? Festivités ? La solution locale au problème est intéressante : sont qualifiés de « Chinois crus » les individus souvent nés en Chine et encore peu adaptés à la vie cambodgienne, maniant approximativement la langue khmère et pratiquant le taoïsme. Les « Chinois cuits » sont nés au Cambodge, parlent bien le khmer et pratiquent le bouddhisme du petit véhicule sans renoncer pour autant au taoïsme comme le montre, aujourd'hui encore, la fréquentation des temples à l'occasion des fêtes chinoises.

En parlant des Chinois, au Cambodge comme ailleurs, il faut avoir à l'esprit qu'il s'agit d'une population formée des groupes ethniques les plus divers parlant souvent des langues qui ne sont pas inter-compréhensibles. Le concept de congrégation a joué un rôle fondamental dans l'organisation de la vie sociale et culturelle des Chinois du Cambodge, surtout à l'époque du Protectorat français ; les congrégations (on parlerait aujourd'hui d'associations) reposent souvent sur une division ethnolinguistique et on en dénombre cinq au Cambodge :

teochiu, cantonaise, hakka, hokkien et hainam, les membres des autres groupes numériquement trop réduits pour former une congrégation ont dû intégrer l'une des cinq congrégations. Une congrégation possède son siège qui comprend généralement une école et un temple et le quartier chinois en comptait trois : teochiu, hainam et hakka.

Déambulation III

D'un marché à l'autre

Au numéro 29 de la rue 15, presque à l'angle de la rue 110, un grand bâtiment blanc est le reste du siège de la congrégation hakka dont le temple et l'école ont été détruits par les Khmers rouges. Un nouveau temple hakka a été construit en 2003 près du marché olympique. Zhang junior, plus connu des Français de Phnom Penh sous le nom de Léo, est le fils de feu le chef de la congrégation hakka qui avait entrepris la construction d'une école achevée en 1940. Le père était un athée notoire qui se plaisait à répéter : « dieu existe, ce sont les hommes qui l'ont inventé ». Il ne pouvait être question, à ses yeux, d'adjoindre un temple à l'école. Il a fallu des jours de discussions aux notables de la communauté pour le persuader de ne pas enfreindre cette sacro sainte règle chinoise. L'argument suprême qui a emporté la décision : un temple permet de collecter plus facilement des fonds. Zhang père a quand même pris sa revanche lors du recrutement du gérant du temple ; un appel à candidatures a été suivi de l'audition des nombreux postulants. A la question importante qui était la suivante : « vous croyez aux dieux ? » les réponses, toutes positives, ont entraîné une réaction de rejet de la part de Zhang père. « au suivant ! », a-t-il répété jusqu'au moment où un candidat bien inspiré a répondu : « franchement, pas vraiment ». « Voilà l'homme que je cherchais ! », s'est exclamé Zhang père. Un athée gérant d'un temple ! Il faut vraiment avoir la liberté d'esprit hakka pour l'accepter.

Les Hakkas détonnent par leur originalité au sein du monde chinois ; originaires du nord de la Chine, leur histoire se confond avec de longues migrations vers la Chine du sud, l'Indochine et au-delà. A cause de leurs fréquents déplacements, leurs femmes n'ont jamais connu la pratique des petits pieds.

Face à l'ancien bâtiment de la congrégation se trouve le vieux marché (Psar Chah) autrefois dénommé « marché central ». Il est aujourd'hui à nouveau dominé par des commerçants sino-khmers. Après la chute du régime des Khmers rouges en 1979, les militaires et civils vietnamiens se sont regroupés dans l'ancien quartier chinois, comme en témoignent encore actuellement les nombreuses échoppes et cafés vietnamiens. Aujourd'hui, si le marché Kandal est toujours dominé par des commerçants vietnamiens, les Chinois qui ont survécu au régime des Khmers rouges, généralement de retour de l'étranger, rachètent progressivement leurs

anciens logements et la présence vietnamienne tend lentement à s'estomper à cet endroit.

On quitte le vieux marché pour se diriger vers le marché Kandal en empruntant la rue n° 13, anciennement rue Ang Eng et plus anciennement encore, rue Ohier. A l'époque du Sangkum Reastr Niyum (1955-1970), cette rue faisait figure de petits Champs Elysées de Phnom Penh et la raison semble en avoir été la forte concentration de boutiques d'articles de luxe.





▲ La rue Ang Eng (rue n. 13), anciennement rue du protectorat, puis rue Ohier en 1910, 1972, 1993 et 2011

La resinisation

Ce grand quartier, du Palais royal au canal de Verneville, était à l'origine entièrement chinois. Des Khmers pouvaient, certes, y habiter mais à la condition implicite d'être capables de s'exprimer en Chinois Teochiu.

Après 1979, ce même quartier, alors désert comme l'ensemble de Phnom Penh, s'est peuplé de Vietnamiens, d'abord militaires puis civils. Les traces en sont nombreuses aujourd'hui encore, même si elles tendent progressivement à disparaître : cafés aux tables minuscules, marchands de pho, petites librairies vietnamiennes. Au lendemain du régime des Khmers rouges, des rues entières du quartier ont été bloquées pour utiliser les appartements comme entrepôts. C'est par exemple le cas de la rue 172 où la plupart des appartements avaient été réquisitionnés pour entasser le « trésor de guerre », en fait les objets les plus divers retrouvés, ici et là, dans les maisons de Phnom Penh après les Khmers rouges : télévisions, appareils électroménagers, etc., ainsi que dans les magasins restés pour beaucoup intouchés pendant la période 1975–1979. Qu'est-il advenu de ce butin ? Les avis divergent...

En tout état de cause, peu de Chinois résident dans le quartier au moins jusqu'en 1988, quand les signes prémonitoires des accords de paix de Paris (1991) se multiplient. L'histoire pourra difficilement objectiver certains faits qui restent à l'écart des tentatives de quantification : doit-on les négliger pour autant ? Sans pouvoir le démontrer autrement que par de nombreux entretiens, on a quand même bien mis en évidence la multiplication des mariages sino khmers à partir de 1980 ; le fait est de taille quand on a pris la mesure de l'endogamie extrême érigée en mode de vie par les Chinois urbanisés d'outre mer.

Dans les années 1980, les enjeux sont simples et, pour des raisons géopolitiques sur lesquelles ils n'ont pas de prise, les Chinois du Cambodge sont indésirables : l'administration et le parti leur sont fermés et le commerce privé n'est pas en odeur de sainteté. Le mariage est une stratégie d'intégration parmi d'autres et le record historique des mariages sino khmers sera atteint entre 1980 et 1988 ; lorsque l'on prend la mesure du retrait des troupes vietnamiennes, les mariages sino khmers diminueront comme par enchantement. Dès 1989, alors qu'il redevient possible de mettre en vente des biens immobiliers, des familles chinoises commencent à se réinstaller dans leur quartier d'origine : l'évolution en cours est lente, mais perceptible.

Le cas Teochiu

La rue 13 fait la jonction entre le vieux marché (Psar Chah) et le marché central (Psar Kandal). La rue n'a peut-être plus son côté chinois mythique de l'époque du Protectorat ou du Sangkum Reastr Niyum, mais l'organisation de l'espace laisse ici et là beaucoup de sujets de méditation.

En se dirigeant vers le marché Kandal, on aperçoit entre les numéros 70 et 72, la petite entrée d'un passage à l'apparence anodine mais qui donne sur un véritable dédale avec sorties dans toutes les rues adjacentes. Aujourd'hui vampirisé par des habitations qui n'en laissent plus deviner la configuration originelle, l'endroit reste connu des Phnompenhois d'origine car il abritait le fameux cinéma Troeung Kok. Alors que la plupart des cinémas de l'époque du Sangkum avaient pignon sur rue, celui-là avait préféré un semblant de clandestinité. Et pour cause, il était le seul cinéma à projeter des films érotiques. Les images osées dépassaient rarement le long baiser langoureux ou le très gros plan sur une poitrine légèrement découverte qu'offraient des films français.

Au numéro 43 se trouve un restaurant qui ne paie pas de mine : décors insignifiants avec les sempiternels chevaux au galop de Xu Beihong, sièges et tables quelconques. Pourtant, le détour nocturne en vaut la peine puisque c'est là un des derniers restaurants authentiques de Bâbâ, soupe de riz de sinistre réputation depuis que les Khmers rouges en avaient proscrit les accompagnements. Aujourd'hui, la dégustation du Baba s'accompagne d'oeufs salés, d'un jarret de porc divin, de poisson salé, ou même d'un utérus de truie vraiment délicieux.

Le propriétaire des lieux est l'un des derniers dépositaires à Phnom Penh de cette tradition culinaire Teochiu et préfère s'exprimer en Teochiu qu'en khmer. Il évoque le passé, les années fastes du Sangkum et l'époque des Khmers rouges à laquelle il rend un hommage appuyé : « grâce à ce régime, je suis rassuré pour les années qui me restent à vivre car je sais que rien de pire ne pourra jamais m'arriver ». Une sinité traditionnelle ressort de ses propos qui en disent long sur un certain mode de vie chinois. Il n'a pas d'héritier digne de ce nom : dans la famille, la restauration est une activité masculine dont sa fille est a priori exclue. Reste son fils... « Vous n'y pensez pas ? C'est un paresseux, vous croyez qu'il est devenu policier par hasard ? ». Les Chinois, ceux de l'immigration par-dessus tout, n'aiment ni les policiers ni les militaires : deux activités résumant ce que l'humanité a pu engendrer de pire en matière professionnelle. Zhang junior (Léo),

historien et historiographe indispensable du quartier, vous racontera à satiété la version locale de Roméo et Juliette: le suicide d'une jeune chinoise qui avait une relation avec un commissaire de quartier et à qui sa famille avait obstinément refusé de la donner en mariage.

En prenant la direction du Palais royal, sur la droite, on apercevra le temple Teochiu qui, à l'instar du temple hakka, a été détruit par les Khmers rouges. Les destructions semblent avoir plus dépendu de l'humeur des chefs locaux que d'avoir été le produit d'une planification établie. La version chinoise est, bien sûr, toute différente; après avoir détruit le temple hakka, les Khmers rouges se sont attaqués au temple hokkien et, alors qu'un ouvrier arrachait au burin un motif religieux sur le mur du temple, une tuile s'est détachée du toit et l'a tué net.

La minorité teochiu a toujours été la plus importante des minorités chinoises du Cambodge. La plupart des Chinois Teochiu est originaire des environs de la ville de Swatow dans le Guangdong (Canton) et les Teochiu de l'Asie du Sud-Est sont



▲ Le temple teochiu

aujourd'hui plus nombreux que dans leur région d'origine. La raison : le Teochiu est un commerçant né qui n'a d'ailleurs pas attendu d'émigrer pour s'enrichir et à qui l'émigration a offert des possibilités d'augmenter sa fortune. Le Chinois le plus riche de Hong Kong est un Teochiu ; en Malaisie, les plus grosses fortunes chinoises sont Teochiu... Des machines à produire de l'argent. Cette réputation fondée ne leur vaut pas que des amis : les Chinois Hakka, « intellectuels » de l'émigration chinoise, les méprisent cordialement et, au grand jamais, il ne viendrait à l'esprit d'une famille Hakka de donner un de ses rejetons en mariage à un Teochiu. A l'inverse, le Teochiu parle avec une certaine condescendance des Cantonnais et de leur culte sybaritique des plaisirs de la table, détournement honteux de la seule activité digne de ce nom : le commerce.

La langue enseignée aujourd'hui dans les écoles chinoises de Phnom Penh est le mandarin, langue officielle de la République Populaire de Chine, et les autres langues chinoises battent de l'aile. Le Hokkien et le Hainan ne comptent plus qu'une poignée de locuteurs et le sort actuel du cantonnais est peu connu. Cependant, deux langues chinoises prospèrent : le Hakka et le Teochiu ; la tradition d'isolement des Hakkas, même par rapport aux autres communautés chinoises, a des conséquences heureuses sur leur langue. Dans le cas des Teochiu, la langue est devenue un instrument commercial, le meilleur moyen de communication avec les compatriotes de Malaisie ou de Thaïlande.

D'une fonction à l'autre

La richesse architecturale de la rue 130, qui mène à l'actuel marché central mériterait une étude en soi. Tous les styles qui sont à l'honneur dans le Cambodge moderne y sont représentés.

À son angle avec la rue 13 se trouve le bâtiment de l' « hôtel international », à l'origine propriété d'une riche famille cantonaise dont les membres survivants de retour d'exil ont vainement cherché à se réapproprier les lieux. Outre l'hôtel, ce bâtiment abritait également un petit centre commercial, y compris une bijouterie de grand luxe. Aujourd'hui divisé en appartements, il est un témoignage parfait de la rupture de 1975, tout comme l'hôtel Ripole et la clinique du docteur Bessière, attenants au marché central et morcelés en appartements, ou la clinique du docteur Keo Chea, aujourd'hui Centre Culturel Français (CCF). Dans le cas de Phnom Penh, ces changements de fonctions sont emblématiques du destin de la

ville : le repeuplement, en 1979, de la capitale est le fait de populations rurales qui occupent les bâtiments disponibles en les adaptant à leurs besoins immédiats.

Toujours sur la rue 130, à la hauteur du numéro 80, un magnifique ensemble de compartiments compte parmi les plus anciens du quartier ; beaucoup d'entre eux ont été réacquis par leurs anciens propriétaires qui les ont restaurés avec goût.

L'espace circonscrit par les rues 130, 19 et 118 abrite aujourd'hui l'Université Norton et la facture actuelle du bâtiment ne révèle pas la fonction originelle de l'ensemble : il s'agissait de l'école catholique Miche qui comprenait aussi une église détruite par les Khmers rouges. Dans les années 1930 et 1940, de nombreux Chinois, Hakka et Hokkien, ont défilé à l'école Miche au sortir de l'école primaire chinoise. Ce passage les dotait du vernis de francité indispensable à de futures fonctions, entre autres commerciales, à l'époque du Protectorat. En 1955, l'école a également accueilli un hôte illustre : un certain Saloth Sar - le futur Pol Pot -, venu d'une école de pagode.



▲ L'école Miche. Etat actuel

Pour terminer cette promenade en beauté, on passe à la rue 144 où, attendant au numéro 72, se trouve le passage Kim Son qui relie les rues 144 et 148. L'état actuel des lieux ne laisse pas deviner qu'ici se trouvait un théâtre où l'on représentait des opéras chinois.



◄ Kim Son alley

Déambulation IV

Autour d'une rue

L'organisation d'une rue correspond à une démarche culturelle singulière. Le résident étranger de Phnom Penh perd, rançon de l'habitude, sa faculté de s'étonner et le sentiment initial d'exotisme s'estompe dans le quotidien. Pourtant, le déchiffrement d'une rue chinoise en apprend long sur une civilisation et le mode de vie qui la sous-tend.

Un modèle urbain chinois

La rue Sok Hok (107) est au cœur d'un deuxième grand quartier chinois situé immédiatement à l'ouest du boulevard Monivong. Quelques habitations datent du Protectorat français mais l'essentiel de la structure du quartier remonte à l'époque du Sangkum Reastr Niyum (1955–1970). Il en va de même en matière d'architecture et le modèle de base est le compartiment des années 1960.

L'ensemble constitué par la rue Sok Hok, les rues adjacentes, les passages et ruelles, possède deux particularités : c'est la plus grosse concentration de commerces de la capitale ainsi qu'une des plus fortes densités de population en Asie du Sud-Est.

Le premier tronçon des boulevards Kampuchea Krom et Charles de Gaulle entre le boulevard Monivong et la rue Sok Hok donnent d'emblée le ton commercial de tout le quartier : le regroupement de commerces qui proposent les mêmes produits. Même le marcheur curieux a fini par s'y habituer et pourtant il y a tout de même quelque chose d'insolite quand un tronçon entier est consacré au commerce de cercueils, un autre aux autels chinois, un autre encore aux produits pharmaceutiques. À des yeux occidentaux, ces regroupements paraissent être aux antipodes de l'efficacité commerciale. Il faut donc en chercher la raison dans un type particulier de culture urbaine. Le modèle confucéen a exercé une influence profonde sur la conception chinoise de la ville avec ses plans bien carrés, le regroupement des professions en fonction des points cardinaux (les lettrés et fonctionnaires au nord...) et surtout la spécialisation de rues entières par types de commerces. À l'opposé du modèle urbain occidental, au moins à partir du XV^e siècle, la ville chinoise est conçue à partir d'une volonté obsessionnelle de

contrôle bureaucratique des différentes activités, ce que favorise évidemment le regroupement. Etienne Balázs le notait dans un passage célèbre consacré aux foires en Chine: « La ville chinoise n'a jamais été un espace de liberté ». C'est précisément ce modèle de regroupement que les immigrants chinois importent dans toute l'Asie du Sud-Est car ils n'en connaissent pas d'autre.

On peut aisément s'en rendre compte avec les pharmacies du début du boulevard Charles de Gaulle : le même agencement intérieur des boutiques et des produits quasiment identiques. Un petit coup d'oeil sur les « médicaments » n'est pas non plus décevant : la gamme étendue de stimulants sexuels à base d'étrangetés, comme de la poudre de corne de rhinocéros ou de bois de cerfs broyé, suffit à démontrer que les performances sexuelles sont au coeur des préoccupations chinoises en matière de santé. On pourra aussi s'étonner de la conception chinoise du médicament au vu de la vente des alcools de Sorgho ou de carapace de tortue.



▲ Une pharmacie chinoise sur le boulevard Charles de Gaulle

Parier sur la pluie

A l'angle du boulevard Charles de Gaulle et de la rue Sok Hok (107) un petit café anodin est tenu par une famille de Chinois hainan : avant 1975, les tenanciers de cafés étaient, pour la plupart, originaires de l'île de Hainan. Le lieu n'est pas ordinaire car c'est là que se réunissent les parieurs sur la pluie. Le principe est simple, on parie sur une plage horaire pendant laquelle la première pluie de la journée est censée tomber et la première goûte d'eau qui s'échappe du tuyau de la gouttière départage les participants. Ce type de pari est hautement critiquable aux yeux de l'auteur de ces lignes... surtout depuis qu'il y a perdu quarante dollars !

Dans les années 1960, jeux et paris étant interdits, il fallait, selon une blague chinoise, marcher les yeux rivés au sol car regarder le ciel avec trop d'insistance était pour la police la preuve indubitable que l'on pariait sur la pluie.



▲ le café des parieurs sur la pluie

La rue des dentistes

On continue par la rue Sok Hok en direction du marché O-Russey et on aperçoit sur la droite une petite rue (166) bien pourvue en cabinets dentaires. La pratique du regroupement commercial va ici de pair avec le regroupement « ethnique » car tous les dentistes sont originaires de la province chinoise du Hunan et, trop peu nombreux pour former leur propre congrégation, ils avaient été rattachés à la congrégation hakka à l'époque du Protectorat.



▲ Les dentistes de la rue 166

Pour les autorités du Protectorat les Chinois étaient un sujet de méfiance... La solution choisie avait consisté à intégrer tous les Chinois à cinq congrégations qui jouissaient d'une large autonomie, mais qui, en échange, devaient garder un œil sur les activités de leurs ouailles.

Nos dentistes hunanais n'ont pas appris les techniques des soins dentaires à l'université mais se les transmettent de génération en génération. Le Hunan doit avoir bien mauvaise réputation dans l'histoire chinoise car aucun des dentistes ne se déclare hunanais : quand on leur demande leur origine, on s'entend répondre qu'ils sont hakkas ou shanghaiens, ce qui n'est évidemment pas le cas. Leur volonté de conserver leur sinité est sans faille : école khmère le matin, école chinoise l'après-midi, langue khmère à l'extérieur, mais usage exclusif du chinois à la maison.

Les Chinois, commerçants nés ?

La promenade par la rue Sok Hok, où se succèdent les commerces de tous les produits que les besoins humains ont pu enfanter, pose le problème du rapport des Chinois au commerce.

Le célèbre historien et anthropologue des Chinois au Cambodge, William Willmott, avait analysé la sinité cambodgienne avec la notion de « plural society ». Forcée par l'anthropologie américaine des années 1950, la notion de « plural society » caractérise une société où les rôles économiques reposent sur une base ethnique. On connaît le refrain : « le Khmer riziculteur, le Chinois commerçant »... Dans son chef d'œuvre, « Le paysan cambodgien », même Jean Delvert se laisse aller à cette vision : « Une seule activité est vraiment nationale : l'agriculture. Le Cambodgien est un paysan. Il a laissé aux étrangers pratiquement tous les autres métiers ou presque. Inversement il est le seul à cultiver la terre. Il est assez rare, pensons-nous, de trouver au monde spécialisation professionnelle aussi marquée... ». Par « Cambodgien », il faut bien évidemment entendre « Khmer ».

La littérature du Protectorat ne manque pas de renchérir sur ces distinctions et le fait que les Chinois soient si activement présents dans le commerce constitue un sujet d'agacement et d'inquiétude. Ainsi Aymonier écrit en 1875 : « Au Cambodge, comme partout du reste, ils sont insolents, corrupteurs... ». On peut également trouver des morceaux de choix dans la Revue indochinoise de 1899 : « ...cette question, toujours si pleine d'intérêt, du Chinois envahissant nos

colonies et prenant partout la place qui pourrait si utilement être occupée par des commerçants français... ».

Les enjeux initiaux du débat sont trop clairs pour être honnêtes. Il y a eu au Cambodge d'importantes populations chinoises qui se sont consacrées à l'agriculture, comme les Chinois hainan de Kampot ; d'autres ont montré des appétits pour le fonctionnariat avant et après l'Indépendance, comme c'est le cas des Chinois hokkien. On oublie aussi trop facilement le rôle commercial important joué par des familles musulmanes du sud de l'Inde (Saïd, Abdul Carime, Raguiman...) avant 1975. Bref, la généralisation est abusive et si, la rue Sok Hok le montre bien, une grande majorité des commerçants est aujourd'hui chinoise, l'inverse n'est pas toujours forcément vrai.

L'art du Kuyteav

Avant d'arriver au carrefour des rues Sok Hok et Okhna Tep Phan, nous entrerons dans un petit passage sur la droite. A dix mètres de l'entrée du passage se trouve un petit restaurant surmonté d'un store jaune et dont le décor conjugue tous les poncifs de « l'esthétisme » sino-khmer. On ne s'arrêtera pas à ces détails car c'est bien d'un monument historique qu'il s'agit : le lieu de la renaissance du Kuyteav phnompenhois. N'importe quel sino-khmer vous expliquera que le Kuyteav, soupe consommée au petit déjeuner, est la spécialité par excellence de Phnom Penh et qu'il est inimitable en dehors de la capitale : les Kuyteav que l'on sert en province ou le Hu tieu vietnamien n'en sont que des imitations insipides. Le Kuyteav a été une des premières victimes du régime des Khmers rouges qui en vidant les villes a également supprimé leurs traditions culinaires.

En 1985, alors que la ville s'est repeuplée et que la République Populaire du Kampuchéa commence à fermer les yeux sur le petit commerce, un ancien restaurateur chinois, qui a survécu au régime des Khmers rouges, ouvre le premier restaurant de Kuyteav précisément à cet endroit. Notre



▲ Le Kuyteav de la rue Sok Hok

homme, remarquablement inspiré, va rapidement se trouver à la tête d'une petite fortune et vendra son restaurant en 1989 à la famille qui l'exploite aujourd'hui.

Précisons qu'on ne vend pas un vrai restaurant de Kuyteav comme un vulgaire bâtiment ou fonds de commerce car l'acquéreur achète également le secret jalousement gardé de la fabrication de la soupe : temps de préparation du bouillon, proportion des os de poulet et de porc... N'hésitez pas à y prendre votre petit déjeuner et vous deviendrez aussitôt un inconditionnel des lieux et, sans doute, de sa très avenante propriétaire.

La langue utilisée est presque exclusivement le chinois teochiu et beaucoup de sino-khmers revenus de l'étranger viennent retrouver des saveurs uniques qui ailleurs ont disparu. C'est également là que vous ferez vos premiers pas d'ethnographe amateur quand on expliquera la différence entre un ventre rond (un Chinois) et un ventre carré (un Khmer) : le second sucre son Kuyteav !

Les saveurs d'un marché

En matière de marchés, les expatriés et touristes se contentent du marché russe ou du marché central et il ne viendrait à personne l'idée saugrenue de visiter le marché O-Russey, ce que nous allons précisément faire. Le bâtiment a été reconstruit par des Taïwanais qui se sont paradoxalement ingéniés à imiter la laideur des marchés de la Chine populaire. Peu importe le flacon, sitôt entré on se laisse guider par les odeurs pour rejoindre l'immense espace réservé à la nourriture.

Le spectacle est de taille car il s'agit de la plus belle anthologie des créations culinaires chinoises de l'émigration avec des produits inexistants en Chine comme le fameux poisson salé à la chair de couleur jaune. La passion chinoise de la nourriture a évidemment ses puristes, ainsi les oeufs salés, enveloppés d'une épaisse couche de couleur noire à base de gros sel et de charbon pilé, seront différents d'une échoppe à l'autre, chacun vantant ses propres délais de préparation. Les « oeufs de cent ans » n'échappent pas à la règle et le duel se poursuit entre les tenants d'une modernité, oeufs de couleur rose obtenus par une solution chimique, et de la tradition, plusieurs mois dans une enveloppe de paille de riz et de chaux.

Le marché a également ses personnages, ainsi son plus vieux couple de commerçants chinois : tout à fait « crus », ils sont quasiment incapables de



▲ Dans le marché Oreussey

s'exprimer en khmer. Ils ne se souviennent plus de leur âge qui doit dépasser les quatre-vingts ans et leur descendance les supplie d'arrêter de travailler pour rester à la maison et jouir de la très chinoise piété filiale... jusqu'à présent sans succès.

La vision de la nourriture doit bien finir par produire son effet et si votre promenade a lieu un dimanche matin, il suffit de rejoindre le boulevard Monivong et de tourner sur la droite pour trouver le restaurant Lao Difang (littéralement « vieil endroit ») qui sert les meilleurs Dim Sum de Phnom Penh. Dim Sum signifie en cantonnais « petit plat » et résume merveilleusement le rapport cantonnais à la jouissance gustative : tirer profit du plus grand nombre possible de saveurs à l'occasion d'un repas. Le spectacle est aussi une leçon de civilisation. Déguster des dim sum est un cérémonial au rite achevé : un thé unique, le Pu'er originaire du Yunnan, les indispensables chariots qui se déplacent entre les tables et surtout, le fait qu'à chaque table les trois générations de la famille sont représentées le dimanche matin.



▲ Le plus ancien couple du marché

Phnom Penh, ville chinoise ?

Au terme de ces promenades dans les quartiers chinois, on pourrait presque le penser. La différence est cependant de taille entre la période d'avant 1975 et maintenant. Autrefois on bloquait les avenues au moment des processions des médiums à l'occasion des fêtes, ce qui serait difficilement concevable aujourd'hui.

On pourrait multiplier les exemples de ce type, mais ce qui a vraiment changé au sein de la communauté chinoise relève du qualitatif, car c'est la vision même de la sinité qui a connu un bouleversement de taille. Autrefois, on était avant tout Teochiu, Hokkien, Hakka... et la sinité passait d'abord par l'appartenance à un groupe bien déterminé avec une langue particulière qui l'emportait largement sur le mandarin. A cette diversité ethnolinguistique, il fallait ajouter des spécialisations en matière professionnelle : la majorité des cordonniers et des boulangers était hakka, la plupart des réparateurs de voitures, cantonnais... Alors

qu'aujourd'hui se met en place un contenu plus général de la sinité avec un limage des particularismes comme le montre la marginalisation des associations issues des anciennes congrégations au profit de l'Association des Chinois du Royaume du Cambodge.

Déambulation V



Un quartier insolite

Depuis la seconde moitié du XIX^e siècle, la partie centrale de Phnom Penh, du Palais royal à l'actuel pont Chruoy Changvar, se décomposait en trois quartiers : un quartier français, un quartier chinois et un quartier khmer. Cette configuration est restée quasiment inchangée jusqu'en 1975. On aurait cependant le plus grand tort d'avoir de ces quartiers une vision de ghetto : ici le regroupement sur une base ethnique n'était que la traduction locale de la très vieille et universelle préférence de vivre avec ses congénères. Des populations différentes ont cependant bel et bien cohabité dans les mêmes quartiers comme en témoignait la partie du quartier français qui s'étend le long du quai Sisovat, de la rue 84 au pont Chruoy Changvar.

Ce quartier est effectivement un parfait exemple de syncrétisme. Il est en effet difficile d'imaginer un lieu où se mêlent mieux les artéfacts de la francité expatriée à une Chine qui n'existe plus guère que dans des films qui en cultivent une vision révolue.

Déambulation V

Un syncrétisme franco-chinois

La meilleure façon d'aborder le quartier est de commencer par la « maison chinoise » à l'angle du quai Sisovat et de la rue 84.

La « maison chinoise », bar et lieu d'exposition depuis 2008, est un chef d'œuvre de restauration, en grande partie grâce à l'historien de l'art Darryl Collins qui l'a habitée de 1994 à 2007. Le bâtiment a été construit entre 1903 et 1905 pour Tan Bunpa, un Chinois hokkien qui s'était enrichi dans l'importation et l'exportation de denrées alimentaires, et pour sa famille qui habitera les lieux jusqu'en 1975. Le bâtiment est saturé de tous les archétypes d'une Chine éternelle qui n'existera bientôt plus que dans les livres.

Un petit détail choquera cependant l'œil averti. « Maison chinoise » se traduit très poétiquement en Chinois par « Tang lou » : « lou » aujourd'hui traduit par « bâtiment » désigne originellement l'habitation au sens noble du terme et « Tang », caractère de la dynastie du même nom, est aussi un terme de facture noble pour désigner ici la sinité. Les caractères sont heureusement traditionnels



▲ La maison chinoise

et bien calligraphiés. Alors l'erreur ? Eh bien, la tradition chinoise d'écriture des enseignes, surtout à connotation poétique, impose écriture et lecture de droite à gauche, ce à quoi les propriétaires actuels de la « maison chinoise » ont eu le goût douteux de déroger.

Nous effectuons un petit retour à la France du Protectorat en pénétrant dans la rue 84, ex rue des écoles, ainsi dénommée car s'y trouvait, entre autres, la fameuse « Ecole professionnelle ». Le bâtiment a été construit fin XIXe et appelé dans la première décennie du XXe siècle « école professionnelle et des Arts appliqués ». L'école a joué le rôle d'une véritable faculté des Beaux-arts avant la construction de l'Université Royale des Beaux-arts (URBA) derrière le musée national.

Dépêchez-vous car l'école professionnelle risque de n'être bientôt plus qu'un souvenir : propriété des services de santé de l'armée qui en avaient curieusement fait un entrepôt de denrées alimentaires, le terrain qu'occupe le bâtiment a été récemment acquis par une compagnie qui répond au nom de Citystar et qui semble avoir des projets incompatibles avec la conservation de l'école professionnelle.



▲ Un bâtiment de l'école professionnelle



▲ L'école professionnelle

La communauté Hokkien

On reprend le quai Sisovat en direction du pont japonais pour découvrir vingt mètres plus loin le temple et l'école de la communauté chinoise hokkien. Les Hokkien, dont la présence est très ancienne au Cambodge, proviennent de la province du Fukien située au Sud-Est de la Chine et cette même minorité constitue plus de 70% de la population de Taiwan. Cette minorité chinoise est aujourd'hui très largement assimilée comme en témoigne l'usage de leur langue utilisée désormais par seule une petite poignée de personnes âgées.

Jusqu'en 1975, la plupart des ferrailleurs de Phnom Penh, notamment aux alentours du psaar chah, étaient Hokkien. Un chinois hokkien est célèbre entre tous à Phnom Penh : Tan Pa était jusqu'à sa mort en 1970 l'homme le plus riche du Cambodge et le récit de sa vie cumule les images d'Épinal qui font les délices des Chinois de l'émigration. Né dans une famille dont la pauvreté contredit le dicton khmer « tête de Chinois, tête de riche », il est l'exemple parfait de la réussite à force de travail acharné et deviendra le plus gros banquier du Cambodge.

Les Hokkien, contrairement aux autres ethnies chinoises, ont la réputation de s'assimiler dès la deuxième génération. Penny Edwards nous a donné une explication intéressante de cette propension à s'assimiler dans le chapitre consacré aux Chinois dans l'ouvrage « Ethnic groups in Cambodia ». Par opposition aux autres minorités chinoises à l'époque du Protectorat et du Sangkum Reastr Niyum, les Hokkien avaient développé un appétit pour la fonction publique et les carrières politiques, d'où la nécessité de se khmériser ou au moins de mettre leur sinité à l'écart.

La Chine dans le miroir du Taoïsme.

Peu d'étrangers visitent le temple hokkien, c'est un tort car c'est le plus beau et le plus authentique des temples chinois de Phnom Penh. Originellement situé dans le quartier de Psar Chah, le temple a été reconstruit au bord du Tonle Sap dans la dernière décennie du XIXe siècle. Ce qui n'aurait dû être qu'un banal déménagement a une histoire édifiante que vous retracera le gardien du temple. En 1887, le roi Norodom était allé prier les dieux de l'ancien temple hokkien pour être soulagé de ses ennuis de santé, ce qui fut bien sûr chose faite et, ne voulant pas être en reste, Sa Majesté offrit le terrain de 5000 m² où se trouve actuellement



▲ Le temple Hokkien

le temple. Depuis 1887, quinze jours après le nouvel an chinois, les officiants du temple vont chaque année souhaiter le bonheur au roi.

A l'instar des autres temples, l'école hokkien est située dans la partie gauche de la cour. La lecture des caractères sur la façade du bâtiment nous apprend qu'il a été remis en état grâce à des fonds offerts par Haing Ngor, le célèbre acteur de la déchirure et auteur du livre « Une odyssée cambodgienne ». D'autres inscriptions vantent les mérites de l'étude et les vieux concepts confucéens de « fidélité » et de « piété filiale ».

En pénétrant dans le temple, on ne peut manquer d'être frappé par le fait que les divinités représentées relèvent exclusivement du taoïsme. Contrairement aux temples chinois du Vietnam, notamment ceux de Cholon, qui présentent un syncrétisme où se mêlent attributs du bouddhisme, du confucianisme et du taoïsme, les temples de Phnom Penh sont les lieux de culte des seules divinités tao. Le taoïsme est la « vraie » religion chinoise contrairement au bouddhisme, produit d'importation, qui restera pendant des siècles la pratique religieuse d'une élite ou de « barbares » étrangers comme les Mongols ou les Mandchous.

A l'origine du taoïsme religieux, coexistent de nombreuses pratiques religieuses qui relevaient, entre autres, du chamanisme. Ces pratiques ont été lentement codifiées sous l'influence d'une doctrine que l'on appelle aujourd'hui « taoïsme

philosophique » et dont la base repose sur les oeuvres de Laozi et Zhuangzi. Cependant, il y a loin du taoïsme religieux au taoïsme philosophique qui, lui, ne prône pas l'immortalité de l'âme et est farouchement opposé à toute forme de métaphysique. Le taoïsme religieux repose sur une foule de divinités dont le nombre ne cesse de s'accroître, de pratiques de sorcelleries pour obtenir l'immortalité ou au moins la longévité, le recours aux médiums et un appétit vorace pour les techniques divinatoires. Le meilleur moyen de comprendre une pratique religieuse est d'honorer les divinités du temple. Le maître des lieux vous donnera les baguettes d'encens et vous indiquera l'ordre à suivre ainsi que le nombre de baguettes pour chaque divinité. Ne ricanez pas et soyez bien attentifs à ne pas provoquer l'ire d'une divinité dont vous auriez négligé les prérogatives.

Un temple a toujours un dieu principal, souvent propre au seul temple. Il s'agit ici de la statue adossée au mur du fond et que les caractères chinois qui la surmontent qualifient modestement de « empereur des êtres divins ». Une fois votre parcours terminé, vous placerez les dernières baguettes d'encens dans l'urne centrale et introduirez un billet dans la fente du tronc adjacent ; moment sacré entre tous et qui sera accompagné du son d'un gong. Vous ne manquerez pas de remarquer sur la gauche le brûloir à billets qui nous rappelle très opportunément le fond bien matérialiste de la religiosité chinoise. Un autre élément indispensable au culte taoïste est l'aquarium aux poissons sacrés situé sur la droite.

L'entretien d'un temple nécessite des fonds et outre les dons furtivement glissés dans le tronc, vous pouvez très bien franchir le pas supplémentaire, et plus onéreux, de faire calligraphier un panneau de bois de trois mètres de longueur avec une inscription de votre goût. Le panneau sera ensuite suspendu au plafond du temple pour témoigner à jamais de votre générosité. Le premier panneau suspendu que l'on remarque en entrant porte l'inscription « wo qi li jiu », ce qui se traduit par « mon esprit est Li Jiu » probablement le lieu d'où était originaire la famille du sino-khmer de France qui a fait calligraphier le panneau.

Passons maintenant aux choses sérieuses ! Tout au fond sur les murs de part et d'autre des divinités centrales du temple se trouvent des peintures accompagnées de numéros et de textes qui résument toutes les réponses aux questions essentielles de l'existence. La divination occupe une place de choix dans la vie chinoise et même les plus coriaces des athées et autres esprits forts la pratiquent. Prenez le pot à baguettes qui se trouve sur la petite table devant la divinité centrale et formulez intérieurement votre question. Secouez ensuite le pot avec de petits gestes saccadés de façon à en faire sortir une seule baguette et lisez en le numéro. Mais ceci ne

suffit pas et il faut y ajouter une technique de vérification : près du pot à baguettes se trouvent deux morceaux de bois en forme de croissants avec une face bombée et une face plate, jetez-les par terre et s'ils présentent des faces différentes vous pouvez être sûr que le numéro de la baguette est le bon, sinon recommencez toute l'opération. Il ne vous reste plus qu'à aller voir l'officiant assis à la table voisine qui lira doctement l'inscription du mur correspondant au numéro de la baguette et qui vous remettra une petite feuille rouge censée contenir la réponse à votre interrogation. Encore un détail pour que l'efficacité de l'opération soit complète : n'oubliez pas d'offrir un billet au préposé à la divination.

En pénétrant dans la rue 82 qui longe l'école du temple, nous apercevons sur la droite un bâtiment allongé de couleur jaunâtre. Les inscriptions sur les trois frontons qui surmontent le bâtiment sont aujourd'hui délavées. Quelques années en arrière, on pouvait clairement y déchiffrer la fonction des lieux : un entrepôt Citroën et une école primaire destinée aux enfants du personnel cambodgien de la compagnie. Les belles portes coulissantes qui faisaient l'admiration des connaisseurs ont été, il y a peu, remplacées par des rideaux verticaux de métal de type de ceux qui ferment les petits commerces.



Chez les Cantonnaires

De retour sur le quai Sisovat, nous apercevons dix mètres plus loin un petit passage dans lequel on s'engouffre avec le sourire de circonstance. Nous voilà dans le siège de la congrégation et de l'école des Chinois cantonnais.



▲ L'ancienne école de la congrégation des Cantonnaires

La communauté cantonnaise est avec celle des Hokkien la plus ancienne des communautés chinoises du Cambodge. Cette communauté qui vivait surtout à Phnom Penh était essentiellement originaire de la région située au Sud et à l'Est de la ville de Canton, tout particulièrement de la région de Nan Hai. Avant la guerre, cette communauté était numériquement la deuxième plus importante communauté chinoise du Cambodge après les Teochiu avec lesquels les Cantonnaires n'ont jamais vraiment eu d'atomes crochus. Ce qui se comprend parfaitement quand on prend la mesure des tendances jouissives pour ne pas dire sybaritiques des Cantonnaires. Pour vous en convaincre, installez-vous un beau matin dans n'importe quel restaurant cantonnais du monde, par exemple le Lao Difang de Phnom Penh, et vous y verrez des gens paresseusement installés à passer des heures à déguster leurs Dim Sum, lire les journaux ou refaire le monde ; bref, un démenti solide à l'idée reçue selon laquelle derrière chaque Chinois se cacherait un commerçant... Autant d'activités parfaitement antithétiques avec les sacro

saintes exigences du commerce auquel les Teochiu consacrent l'essentiel de leur temps.

Simon Leys remarquait d'ailleurs dans ses « essais sur la Chine » que les « repas prolétariens » instaurés par la révolution culturelle des débuts (1966-1968), en fait des décoctions de racines, n'avaient jamais été à l'honneur dans la région de Canton où l'on mange tout ce qui vole et qui marche sauf les avions et les humains.

A part manger, que pouvaient bien faire nos Cantonnais au Cambodge ? La plupart des garagistes et des forgerons étaient cantonnais, ainsi que les sculpteurs, les calligraphes et les encadreurs ; cette dernière profession, bien représentée au début du boulevard Charles de Gaulle, reste aujourd'hui encore exclusivement cantonaise. Mais encore ? Eh bien, dans les années 1930, un Français avait engrossé une jeune cantonaise du Vietnam et l'avait peu élégamment quittée. La demoiselle en question, connue plus tard sous le nom de « Madame Choum », allait devenir la « Madame Claude » cambodgienne et allait fonder à Chamkar Mon un établissement où, de mémoire d'homme, tous les fantasmes que l'imagination humaine pouvait inventer étaient effectivement comblés. Le cas n'est pas isolé et les Cantonaises avaient la réputation d'être les seules péripatéticiennes chinoises du Cambodge.

Il importe de rester sérieux car nous avons pénétré dans une école comme nous l'indique l'inscription qui surmonte une voûte : « deuxième salle de gymnastique ». Le spectacle est saisissant car l'aspect monumental des bâtiments contraste avec le saucissonnage des locaux et les petites habitations vietnamiennes qui, de plus en plus nombreuses, finissent par enserrer l'ensemble.

Le meilleur reste quand même à venir. Nous ressortons de l'école pour regagner le quai Sisovat dans la portion comprise entre les rues 82 et 80. Sur la gauche s'offre le spectacle d'un fronton où est à peine lisible l'inscription en chinois surmontée de la date 193... Le chiffre manquant est voilé par un compartiment qu'on a eu l'idée surréaliste d'installer à cet endroit : 1930 est la date de l'officialisation de la congrégation des Cantonnais en ces lieux, l'ancien siège était situé à une centaine de mètres à l'Ouest.

Une fois passée la rue 80, on aperçoit sur la gauche une petite ruelle sans numéro et en levant les yeux on découvre la superbe façade Est, quasiment intacte, du temple de la congrégation cantonaise. Le spectacle est de taille et offre un luxe de détails dans la représentation de la nature : de superbes faïences représentent les mondes végétaux et animaux avec lesquels le taoïsme chinois ornemente ses

cultes. Une inscription qui surmonte la voûte centrale nous donne le ton rêvé : « La montagne du palais de jade ». Il s'agit du plus ancien temple chinois de Phnom Penh, sa partie la plus ancienne remontant à la seconde moitié du XVIIIe siècle.

Le temple est littéralement vampirisé. Observez la pièce sur laquelle donne la deuxième porte sur votre droite et vous y verrez une colonne majestueuse plantée dans un carrelage superbe et intégrée, comme si de rien n'était, à la plus profane des habitations. Les habitants de l'appartement qui suit sur votre gauche ont tout simplement rajouté un mur et conservé le toit d'origine. Dans la partie centrale de l'édifice, deux petits appartements ont tranquillement été construits entre les deux superbes écriteaux aux lettres dorées.



▲ L'ancien temple cantonnais



▲ Le temple cantonnais au début du 20ème siècle



▲ L'ancien temple cantonnais, Etat actuel.

1975 sera un coup terrible porté à la très urbaine communauté cantonaise du Cambodge qui ne retrouvera jamais son statut et son importance d'avant-guerre. A la fin des années 1980, des survivants revenus de l'étranger ont tenté en vain de récupérer le temple et les locaux attenants. Entre-temps, tout le quartier avait été peuplé, pour ne pas dire surpeuplé, par des Vietnamiens qui y vivent encore aujourd'hui comme en témoignent le grand nombre de cafés aux chaises et tables basses et les devantures en langue vietnamienne. La communauté cantonaise, partiellement reconstituée, a donc reconstruit son temple, son école et son siège près du marché olympique dans les années 1990 : constructions sans saveur qui tiennent du compartiment bon marché et qui ne rappellent en rien la splendeur des anciens locaux.

Sacré et profane

Une petite allée qui part de la partie centrale du temple va nous conduire à l'ancien quartier de la providence. Partie autrefois chic du quartier français, ce n'est plus aujourd'hui qu'un entassement de petites baraques disposées de la façon la plus anarchique le long de rues improvisées et sans numéros.

L'église qui apparaît au bout de l'allée a été construite dans sa version initiale à la fin du XIXe siècle après que les sœurs de la Providence de Portieux soient venues en 1881 s'installer au Cambodge où elles établiront un couvent, un hôpital et une école pour jeunes filles auxquelles on enseignait, entre autres matières, le français. C'est donc à cette congrégation que le quartier allait devoir le nom de « Providence » sous lequel il sera connu pendant l'époque du Protectorat et du Sangkum Reastr Niyum. Cette église catholique est une des deux dernières qui restent du Phnom Penh d'avant 1975 car les autres ont été systématiquement détruites à l'époque des Khmers rouges et les raisons pour lesquelles elle n'a pas subi le même sort demeurent obscures.

La structure extérieure de l'église est quasiment restée intacte si l'on fait abstraction d'une maison accolée à sa façade, par contre l'intérieur a été littéralement divisé en une série de compartiments carrés où des familles se sont installées dès 1979. Le contraste est saisissant entre le contreplaqué des « appartements » et les voûtes qui servent de plafond.

Si une image devait représenter l'histoire du Cambodge moderne, cette église conviendrait à merveille : elle caractérise le sort de la plupart des bâtiments de

Phnom Penh dont il ne reste souvent rien de la fonction originelle. En 1979, au début du repeuplement de la ville, il fallait survivre en s'installant là où on le pouvait dans des conditions à peine imaginables. Une église pouvait dans ces conditions parfaitement faire l'affaire.



▲ Providence Church ▼



Histoire et littérature

Au nord de l'espace compris entre l'église de la Providence et le pont Chruoy Changvar se trouve aujourd'hui une école. C'est sur son emplacement qu'était situé l'ancien cimetière français, également appelé « cimetière de la Providence »

où ont été inhumés, entre autres, des anciens combattants français. Il n'en reste plus rien aujourd'hui si ce n'est quelques dizaines de mètres carrés où l'on devine l'emplacement de tombes. Les pierres tombales qui ont été retrouvées se trouvent aujourd'hui dans le parc de l'ambassade de France.

Selon une idée généralement acceptée, le cimetière aurait été détruit par les Khmers rouges. Nous ne douterons pas une seconde de la détermination des Khmers rouges dans leur haine des symboles de l'Occident et il est fort concevable qu'ils en aient rasé une partie. Pourtant, de l'avis des habitants des lieux, l'essentiel du cimetière a disparu dans les années 1980.

Il est des détails de la vie quotidienne auxquels l'histoire ne s'arrêtera pas mais que l'on peut connaître grâce à la littérature. Dans les années qui ont suivi le régime des Khmers rouges, il a existé une incroyable frénésie d'écriture, comme s'il fallait exorciser la mise hors la loi de cette pratique par le Kampuchéa Démocratique. Il y a quelques années on pouvait encore trouver sur les marchés de petits cahiers jaunis qui décrivaient admirablement la vie de tous les jours dans les années 1980. Un thème revient très souvent : creuser pour rechercher de l'or dans les lieux où avaient vécu ou reposaient des riches. L'écrivain Kong Bunchoeun a, lui aussi, couché sur le papier les images d'un Cambodge creusant désespérément à la recherche de trésors. Les tombes où avaient été enterrés des étrangers ne pouvaient donc que contenir de l'or et c'est vraisemblablement surtout à cette époque que remonte la mise à sac du cimetière de la Providence.

Ce quartier représente plus de cent ans de l'histoire de Phnom Penh. Il faut espérer qu'il ne fera pas les frais des très voraces appétits des promoteurs immobiliers.

Le Sangkum Reastr Niyum :

Le prince et l'architecte

Au sortir du Protectorat français (1863-1953), la physionomie de Phnom Penh va radicalement changer. La petite ville provinciale et endormie qu'évoquaient les écrivains de l'époque du Protectorat va devenir la capitale d'un état dont la modernité est le maître mot.

Changer la physionomie du pouvoir

La vision du pouvoir du Sangkum Reastr Niyum (1955-1970) ne se visite que difficilement, car la plupart des bâtiments de Chamkar Mon ont toujours une fonction officielle, comme le Sénat ou le Conseil constitutionnel. C'est la raison pour laquelle ce ne sera pas un lieu de déambulation, bien à regret, même si la bibliothèque du Sénat est ouverte au public. Si d'aventure une occasion de visiter l'endroit se présentait à vous, ne la ratez surtout pas.

Ainsi, si vous prenez le boulevard Norodom, et dépassez le monument de l'indépendance en direction du pont Monivong, vous apercevrez sur votre droite un immense complexe désigné par le nom de Chamkar Mon. La plupart des bâtiments qui s'y trouvent ont été construits entre la fin des années 1950 et 1966.

Un peu d'histoire est nécessaire à la compréhension des enjeux que ce complexe symbolise. En 1955, le roi Sihanouk abdique en faveur de son père Suramarit et devient dès lors le Prince Sihanouk. Le but de la manoeuvre est simple car le Prince Sihanouk n'entend pas régner mais gouverner. Il va donc mettre en place une structure politique dénommée le « Sangkum Reastr Niyum » (SRN) que l'on traduit en français par « communauté socialiste populaire ». Il ne s'agit pas d'un parti politique, mais d'un vaste mouvement destiné à mobiliser les forces vives du pays. Le SRN présidera aux destinées du Cambodge de 1955 au coup d'état de 1970.

Il s'agit d'une véritable révolution qui prend la forme inédite d'une restauration. Au Cambodge depuis le règne d'Ang Duong (1841-1860), l'histoire de la monarchie khmère est celle d'une institution qui voit, en quatre-vingt dix ans de Protectorat

français, ses prérogatives progressivement rognées. Le monarque, quoique révé­ré à l'égal d'un dieu par son peuple, ne fait qu'entériner les décisions des autorités du Protectorat.

Depuis que Phnom Penh est devenue la capitale du royaume en 1865, les lieux d'exercice du pouvoir obéissent à un schéma simple : d'une part les bâtiments du Protectorat qui entourent le Vatt Phnom, et où se prennent les décisions, d'autre part le Palais royal, siège d'un pouvoir qui n'est alors que symbolique.

L'indépendance et la volonté de gouverner qui anime le roi Sihanouk vont radicalement changer la donne et la construction des emblèmes du pouvoir n'aura qu'à emprunter le pas à une volonté radicale de changement de politique.

Au début des années 1950, Chamkar Mon n'était qu'une étendue marécageuse : les compétences de Vann Molyvan et de Lu Ban Hap conjuguées au drainage et au remblayage donneront naissance à ce magnifique complexe.

Espace public et espace privé

L'allée qui part de l'entrée principale de Chamkar Mon divise l'espace du complexe en deux parties à peu près égales. Sur la gauche un espace, que l'on pourrait qualifier d'officiel, où se trouve le bureau des gardes et le Palais d'état ; sur la droite, un autre ensemble comprenant les résidences du prince Norodom Sihanouk, de la princesse Monineath, de la princesse Bopha Devi et d'autres membres de la famille royale. On n'oubliera pas non plus l'indispensable cinéma surtout quand on connaît la passion du Prince Sihanouk pour le 7ème art.

Le Palais d'Etat, que l'on peut apercevoir de l'entrée, a été conçu par Vann Molyvann et inauguré à l'occasion de la visite de Général de Gaulle en 1966. Le bâtiment, outre ses fonctions officielles et les bureaux de Norodom Sihanouk dans son aile orientale, abritait également des chambres d'hôtes. Toutes les composantes du style de Vann Molyvann sont présentes, dont les fameux systèmes de ventilation et les toits en forme de V répétés. A ce sujet, on raconte qu'il ne s'agit ni plus ni moins que de la combinaison des initiales des nom et prénom de l'architecte ! Aujourd'hui le Palais d'état abrite les locaux du Sénat et est également utilisé pour les réceptions officielles. Si la construction est impressionnante, on ne peut en dire autant du coût relativement modeste. Vann Molyvann a expliqué qu'à cause des difficultés économiques de l'époque, on avait décidé de n'employer que des matériaux locaux dont le grès rouge de Kampong Cham qui avait valu au

bâtiment son surnom de « maison rouge ».

A gauche du Palais d'Etat se trouve un stade où avaient lieu les matches de football entre l'équipe personnelle de Norodom Sihanouk et les diplomates étrangers. Autres temps, autres moeurs, le stade a été transformé, il y a quelques années en terrain de golf.

La partie du complexe à droite de l'allée centrale comprend essentiellement les résidences des membres de la famille royale

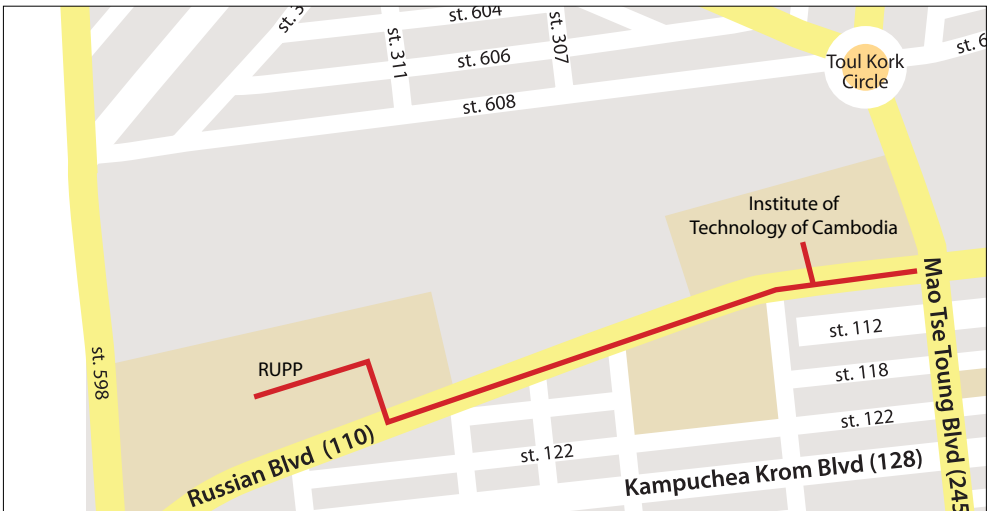
En dépit de l'importance des locataires, ce deuxième ensemble est d'une simplicité remarquable ; la maison du prince Sihanouk ou celle de la princesse Bopha Devi sont de proportions tout à fait modestes et rien n'indique la nature ou la fonction des occupants.

La simplicité des locaux va de pair avec l'exubérance et l'excentricité des formes à laquelle nous ont habitué les architectes cambodgiens des années 1960. On ne soulignera en tout cas jamais assez le fait que le Cambodge de ces années-là été le seul pays d'Asie du Sud-Est à innover en matière d'architecture.

Après le coup d'état de mars 1970, Lon Nol élira résidence à Chamkar Mon et y fera même construire un bunker en 1971.

A l'époque des Khmers rouges, quelques bâtiments seront endommagés, mais le complexe restera étonnamment intact eu égard à l'ampleur des destructions survenues dans le pays.

Déambulation VI



Déambulation VI

Le Sangkum Reastr Niyum et sa politique éducative

Dans l'histoire du Cambodge, essentiellement à Phnom Penh, le Sangkum Reastr Niyum (SRN) a fait preuve d'un effort sans précédent en matière d'éducation: écoles primaires, collèges, lycées, ainsi que les premières universités cambodgiennes.

Les réalisations éducatives du SRN peuvent encore se visiter. Il suffit de prendre l'avenue de la confédération de Russie (route de l'aéroport) où on observe un énorme complexe qui s'étend de l'Institut de technologie du Cambodge (ITC) au grand bâtiment de six étages qui abrite l'Université royale de Phnom Penh (URPP). Il s'agit du campus universitaire dont la plupart des bâtiments a été construit dans les années 1960.

La rupture

Analysé la politique éducative de l'époque du SRN présuppose une connaissance de la politique éducative du Protectorat français. Le Protectorat avait opéré une double rupture : d'une part en opposant enseignement traditionnel à enseignement modernisé dans le cadre du système des écoles rénovées de pagodes, d'autre part en instaurant des centres d'enseignement bien français destinés à la formation des cadres locaux. Le système ne s'imposera pas sans heurts dus à la résistance de la communauté des moines qui ne voyait pas de gaieté de coeur une partie de ses prérogatives lui échapper. Il faut aussi mentionner la résistance de Cambodgiens qui avaient bénéficié d'une éducation française dont le prince Areo Yukanthor pour qui l'éducation traditionnelle était destinée « à nous maintenir dans l'ignorance ».

Le SRN du prince Sihanouk hérite d'une situation peu brillante. Les statistiques d'avant guerre sont éloquentes : en 1932-1933, le pays comptait 225 écoles rénovées de pagodes, ce nombre va s'élever à 908 en 1938-1939. Le nombre des écoles publiques franco khmères est de dix-huit pour toute la période 1932-1939, alors qu'il était originellement prévu de transformer les écoles rénovées de pagodes en écoles publiques franco khmères, ces dernières offrant un cursus primaire complet. Un cursus complet d'éducation secondaire ne sera offert qu'en 1935 date

à laquelle le collège Sisovat deviendra lycée.

Suite aux recommandations de l'UNESCO en 1953, une véritable révolution se produit dans l'éducation dès les premières années qui ont suivi l'Indépendance. Entre 1955 et 1958, le nombre des écoles publiques khmères (en fait la nouvelle dénomination des écoles publiques franco khmères sans modification de cursus) passe de 1352 à 1653. Dans le domaine de l'éducation supérieure, les chiffres sont encore plus éloquents : on passe de 11 établissements en 1956 à 18 en 1958 et à 29 les années suivantes. L'Etat cambodgien fera aussi un grand effort en matière universitaire : expansion de l'université de Phnom Penh, construction des universités de Takéo-Kampot et de Batdambang. La rupture avec la période précédente est manifeste : 432 649 étudiants tous niveaux confondus en 1956 pour 1 160 456 en 1969.

L'université cambodgienne

Le plan d'ensemble du campus universitaire a été conçu par deux architectes français, Leroy et Mondet, à la veille de l'indépendance du Cambodge (1953). L'espace a ensuite été aménagé par différents architectes pendant une période d'une dizaine d'années.

Le premier bâtiment que l'on aperçoit sur la gauche est l'Institut de technologie du Cambodge (ITC). L'ITC a été inauguré en septembre 1964 et faisait partie de l'accord de coopération technique et scientifique khméro soviétique signé par Norodom Sihanouk et Nikita Kroutchev en 1961. L'ensemble, peu altéré, se compose de 4 unités : un bâtiment administratif, les locaux d'enseignements, une piscine et les appartements des professeurs qui ont été démolis en 2006. Le Cambodge indépendant avait un besoin pressant d'ingénieurs hautement qualifiés. L'ITC va accueillir chaque année mille étudiants que formeront une centaine d'enseignants soviétiques qui séjourneront au Cambodge jusqu'en 1975. Petit détail qui fera sourire : la langue d'enseignement était le Français.

A l'époque de Pol Pot, l'ITC sera transformé en camp de transit. Pendant les années 1980, l'ITC retrouvera sa fonction et des professeurs soviétiques y enseigneront jusqu'en 1991, cette fois en langue russe. En 1993, la France rentre en scène avec un ambitieux programme de réhabilitation des locaux et de remise en place des cursus. Dans les années qui vont suivre, l'ITC formera chaque année cinq cents techniciens et ingénieurs.



▲ L'Institut de Technologie du Cambodge en 1964

Le travail des architectes soviétiques est d'une fonctionnalité remarquable et l'équipe qui a conçu l'ITC a passé du temps à étudier l'adaptation de l'architecture à l'humidité et à la chaleur tropicales.

Le chef d'oeuvre architectural du complexe universitaire se trouve à deux cents mètres de l'ITC et abritait originellement l'Ecole Normale Supérieure de Phnom Penh. Les trois bâtiments originels, œuvre de Vann Molyvann, sont toujours bien visibles : le bâtiment central, aujourd'hui siège du département d'anglais, la rangée d'amphithéâtres, aujourd'hui département d'études francophones, et la bibliothèque de forme circulaire dont la fonction n'a pas changé. Si chaque partie a été conservée, l'ensemble a, par contre, bien changé : sur la gauche s'élève une construction sans saveur et sans odeur pour abriter l'institut d'information ; dans la partie arrière du périmètre un gros bloc de salles de cour faisant songer à un empilement de clapiers à lapins et pour couronner le tout, le Centre Culturel Japonais a élu domicile à droite du bâtiment central. Sans vouloir jouer les trouble-fête, on ne peut s'empêcher de trouver le résultat disgracieux. A ceux qui ont connu un ensemble remarquablement aéré à la fin des années 1990, les transformations de ces dix dernières années procurent une impression d'irrespirable.

Le charme de l'ensemble tenait à la présence d'un système de bassins dont deux ont été comblés. A l'origine le bâtiment central était entouré d'eau et un pont surmonté de nages permettait d'y accéder. L'ensemble, financé par la France, avait été dessiné par Vann Molyvann qui avait été choisi contre des concurrents comme Leroy et Mondet. Mais Vann Molyvann ayant quitté le Cambodge à la suite du coup d'état de mars 1970 n'assistera pas à l'inauguration de l'ensemble en 1972.

Outre son esthétique et l'originalité de ses formes, l'ensemble est d'une fonctionnalité remarquable dans son traitement de la lumière et de l'aération. On y retrouve les ingénieuses « fenêtres Vann Molyvann » qui permettent de

Vann Molyvann

Né en 1926 à Ream dans la province de Kampot, il sera un des premiers cambodgiens à passer le baccalauréat au lycée Sisovat. De 1947 à 1956, il fera des études à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris, à l'école du Louvre et travaillera comme architecte en France. De retour au Cambodge en 1956, il sera nommé architecte en chef pour les bâtiments d'Etat. En 1962, il sera nommé secrétaire d'état au ministère des Travaux publics et des Télécommunications. En 1965, premier recteur de l'Université Royale des Beaux-Arts, il transformera une petite école des arts traditionnels en une université digne de ce nom. Après d'importantes fonctions ministérielles de 1967 à 1970, il quittera le Cambodge en 1971. De 1972 à 1979, il résidera en Suisse où il continuera de pratiquer et d'enseigner l'architecture. Il reviendra au Cambodge en 1991 où il sera successivement conseiller du gouvernement cambodgien et président de l'autorité APSARA. Il sera élu membre de l'Académie française d'architecture en 1996.

Parallèlement à ses activités politiques et son travail d'enseignant, son œuvre purement architecturale est immense : il concevra des projets pour près de quatre-vingts édifices au Cambodge. Parler de l'architecture du Sangkum Reastr Niyum implique de fait la mention du nom de Vann Molyvann.

Beaucoup de ses réalisations sont encore visibles ou l'étaient il y a peu. On peut notamment citer le monument de l'Indépendance, l'École Normale Supérieure (aujourd'hui Centre des Langues Etrangères de l'Université Royale de Phnom Penh), le centre de conférence de Chaktomuk, le théâtre national (détruit par un incendie en 1994 et rasé depuis) et, bien entendu, à Chamkar Mon, le palais d'Etat ainsi que des bureaux, des résidences et le hall de réception.

travailler dans les amphithéâtres même aux heures les plus chaudes de la journée. La couleur rouge des briques contraste avec les parties blanches des bâtiments et des éléments en béton qui n'ont pas été peints, comme les deux ponts aux nagas. A un étudiant qui s'étonnait de ce béton apparent, Vann Molyvann avait répondu qu'il en avait fait volontairement le choix car l'architecte n'a pas à avoir honte des matières qu'il emploie.





▲ Les bâtiments de l'Ecole Normale Supérieure en 1972 et aujourd'hui. Le complexe abrite actuellement l'Institut des Langues Etrangères ▲

La partie suivante du complexe est dominée par une énorme structure de six étages. A son ouverture en 1962, il s'agissait d'une école supérieure pour 3500 étudiants dont les plans avaient été dessinés par les architectes français Leroy et Mondet. Beaucoup de poncifs architecturaux de l'époque s'y retrouvent et on ne peut s'empêcher de noter les influences de Le Corbusier. On dispose de très peu de sources sur Leroy et Mondet et on ne connaît même pas le nom des ingénieurs avec lesquels ils ont travaillé. Une chose demeure certaine : seul un ingénieur hautement qualifié pouvait accomplir la prouesse technique de faire reposer sur quelques colonnes cette énorme masse de béton armé. Il vaut la peine de monter les étages et pénétrer dans une salle de cours pour apprécier le système de ventilation naturelle. Avec un peu de chance on peut obtenir l'autorisation de visiter le toit terrasse de 2000 m² où des conférences étaient organisées.



▲ Le bâtiment central de l'Université Royale de Phnom Penh



◀ Le bâtiment central de l'Université Royale de Phnom Penh

Le bâtiment abrite aujourd'hui l'essentiel des départements de sciences ainsi que le département de littérature khmère. Les sciences sociales sont enseignées dans un autre bâtiment que l'on peut apercevoir sur la gauche à trois kilomètres de l'aéroport de Pochentonget qu'a légué la République Populaire du Kampuchéa (RPK) : l'ex école de formation des cadres du Parti Populaire Révolutionnaire.

A la droite du bâtiment se trouve une curiosité architecturale dont la fonction originelle ne semble pas avoir été très claire : hall de cérémonies ? De conférences ? Il s'agit d'une coque en béton de forme parabolique qui couvre un espace de 1850 m². On peut hésiter sur sa fonction car un bâtiment de forme parabolique ne brille pas par ses qualités acoustiques. Récemment restauré, il peut désormais accueillir jusqu'à mille personnes à l'occasion de congrès.

Deux parfaits inconnus

En dépit de la qualité de leurs réalisations architecturales, on ne sait quasiment rien d'André Leroy et de Mondet. Leroy est né en 1908 et a reçu une formation à l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux Arts de Paris. On croit savoir qu'il est décédé en 1965 avant l'achèvement des travaux de l'Université Royale de Phnom Penh dont il avait fait le plan d'ensemble avec Mondet. Sur ce dernier on en sait encore moins car on ignore jusqu'à son prénom. Deux petits détails cependant : une formation à l'Ecole Spéciale d'Architecture et un goût prononcé pour la pratique de la commission. Les deux architectes sont arrivés au Cambodge à l'époque du Protectorat et y sont demeurés après l'Indépendance. Cet « oublié » est d'autant plus fascinant que, ensemble, ou séparément ils ont conçu des ouvrages de grande qualité comme l'hôtel de l'Indépendance de Sihanoukville et, bien entendu, le plan d'ensemble de l'Université Royale de Phnom Penh. D'un point de vue plus anecdotique, les deux architectes ne semblent pas avoir joui d'une bonne réputation auprès de leurs confrères cambodgiens ou étrangers comme le laissent entendre des morceaux de la correspondance entre Vann Molyvann et Vladimir Bodianski.

La fin d'une époque

L'ampleur du complexe universitaire et la qualité des bâtiments suffisent à démontrer l'importance que le SRN a attachée à l'éducation

En dépit de tous ces efforts, la période du SRN a été considérée comme un échec sur le plan de l'éducation par un auteur comme David M. Ayres. Ce dernier a proposé une analyse selon laquelle « dans toutes les nations nouvellement indépendantes d'Asie et d'Afrique, le développement de l'éducation a reposé sur la promesse d'un développement rapide et d'une modernisation. Les richesses attendues n'ont pas été au rendez-vous et une insatisfaction en a résulté... ». Le système éducatif du Sangkum était pris en étau entre modernité et tradition. La volonté de modernité s'est traduite en une politique éducative inappropriée aux besoins économiques d'un pays où 80% de la population tirait ses revenus d'activités agricoles et Ayres de conclure que : « la vision que les étudiants avaient de leur futur provenait de la nature même du système éducatif alors que les capacités sociales et économiques du pays étaient incompatibles avec leurs aspirations ». En fait, au Cambodge comme dans la plupart des pays non alignés, l'éducation a été vite vue comme le moyen d'échapper à une condition paysanne pour devenir un col blanc. Pourtant, dès le début des années 1960, l'Etat ne pouvait plus absorber de fonctionnaires ; ce phénomène a été magistralement analysé par Jean-Claude Pomonti et Serge Thion dans leur ouvrage « Des courtisans aux partisans ».



▲ Vann Molyvann ministre de l'éducation

Il importe toutefois de relativiser cet échec. Dans le Cambodge du SRN comme ailleurs pendant les années 1960, on avait placé des espoirs énormes dans le système éducatif. Il a bien fallu finir par déchanter et abandonner l'illusion selon laquelle l'éducation corrigerait toutes les dysharmonies sociales. Ce qui peut être critiqué est un volontarisme excessif qui a interdit de prendre en compte les réalités d'une société pour lui concevoir un système éducatif adéquat.

Le système éducatif du SRN mérite quand même mieux que des dénégations excessives : il suffit de rencontrer des enseignants de l'époque pour se rendre compte de la qualité des formations reçues. Les manuels universitaires cambodgiens de l'époque étaient d'ailleurs très souvent supérieurs à ceux d'aujourd'hui. Ce sont également les enseignants formés à l'époque du SRN et survivants au régime des Khmers rouges qui, en 1979, ont refait fonctionner le système éducatif cambodgien à partir de rien.

Déambulation VII

Au bord de l'eau, l'aménagement des rives du Bassac

Le Sangkum Reastr Niyum (SRN) a eu également une politique ambitieuse d'aménagement des rives du Bassac. La plupart des bâtiments qui sont mentionnés dans le texte sont toujours visibles aujourd'hui, pour certains dans un piteux état.

Pour entamer cette visite, le meilleur endroit est, sans conteste, l'ambassade de Russie. Vous voilà face à ce grand ensemble où vous ne pourrez, hélas, pas pénétrer mais dont on peut se faire une idée assez précise de l'extérieur. A l'origine, une partie importante de l'ensemble a été conçue par l'architecte français Henri Chatel. Ce qui nous permet de rappeler fort à propos l'éclectisme architectural de l'époque : des architectes de nationalités et de formations diverses vont apporter leurs contributions à cette gigantesque entreprise dont sortira l'héritage architectural du SRN.

Le bâtiment que vous apercevez de face a été construit en 1963 pour loger le personnel de la banque nationale qui, elle-même, a été construite sur les plans d'Henri Chatel. Le but de ce dernier était de rechercher des solutions fonctionnelles et élégantes qui permettaient d'adapter les constructions en béton armé aux contraintes du climat du Cambodge. Le fameux toit en forme de VV, toujours parfaitement discernable, était une de ces solutions. Cette structure protégeait du soleil et des pluies violentes tout en offrant aux habitants un espace à la fois récréatif et utilitaire pour mettre, par exemple, les vêtements à sécher. Ce toit, apparu pour la première fois dans les compositions de Chatel, allait devenir un des motifs emblématiques de la nouvelle architecture cambodgienne.

Le bâtiment a pu échapper aux vicissitudes de l'histoire cambodgiennes car il a été offert en 1979 à l'Union Soviétique qui a dépensé quatre millions de dollars pour le rénover et en faire une ambassade et des habitations pour plus des trois cents employés.

La vampirisation

En continuant en direction de l'avenue Suramarit, on découvre des bâtiments qui n'ont pas eu la même chance. Le fameux « building » ne révèle désormais plus rien de son originalité passée. Aujourd'hui il est transformé en squats et

son architecture tant intérieure qu'extérieure a été remodelée par les occupants de l'après 1979 pour satisfaire à des besoins immédiats qui excluaient de fait la configuration esthétique antérieure.

La construction de cet ensemble s'inscrit en droite ligne dans les préoccupations du prince Sihanouk en matière de logements. Dès 1961, date du début de la construction de l'ouvrage, le prince écrivait à l'oknha Tep Phan, alors gouverneur de Phnom Penh : « Le problème de la population urbaine doit être réglé dans notre capitale. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de vous rappeler les problèmes sociaux et d'hygiène, les risques d'incendie, ainsi que toutes les questions d'infrastructures et de transports que soulève l'absence de planification en matière de développement. Nous devons commencer la construction d'appartements peu onéreux qui pourront être loués ou vendus aux familles qui ont des revenus limités. Cela prendra du temps et devra requérir une planification et des investissements conséquents ». Des préoccupations de ce genre laissent rêveur dans le Cambodge d'aujourd'hui.

Les plans, qui ont été dessinés par les architectes Lu Ban Hap et Vladimir Bodiatsky, prenaient en compte le climat tropical et proposaient des solutions adéquates en matière de ventilation. L'ensemble n'en a pas moins été critiqué à l'époque en ce qu'il rompait à la fois avec l'habitat



▲ Un escalier du Building

traditionnel khmer sur pilotis ou chinois ne laissant pas à la base du bâtiment de locaux susceptibles d'être utilisés à des fins commerciales. L'absence d'entretien pendant plus de trente ans hypothèque largement le futur du « building » qui, de l'avis des spécialistes, ne peut plus être rénové. Deux films de Rithy Panh, partiellement tournés sur les lieux, donnent une idée de l'évolution de la structure qui a abouti à son état de délabrement actuel : « Un soir après la guerre » et « Les acteurs du théâtre brûlé ».



▲ Les rives du Bassac au début des années 60. Au premier plan, les appartements du personnel de la banque nationale, aujourd'hui l'ambassade de Russie. A gauche, le building, à droite, la cité sportive.

La modification

Derrière « le building » se trouve un autre bâtiment dont la forme actuelle ne laisse en rien deviner sa fonction première : les appartements de la cité sportive. En prévision des jeux d'Asie du Sud-Est qui auraient dû avoir lieu en 1964, la décision a été prise de construire ce village olympique. Les jeux n'ont jamais eu lieu et les bâtiments ont été cédés en partie au ministère de l'éducation pour loger son personnel, la partie restante ayant été vendue à des fonctionnaires. Contrairement aux toits ondulés ou en forme de VV, les toits des appartements du village olympique sont plats.

Occupés par des squatters après 1979, les lieux ont été vendus en 1996 à une compagnie malaise qui entendait les transformer en hôtel de luxe. En guise de luxe, on a fait de l'ensemble un empilement de cages à lapins uniformes. La peinture blanche ajoutée ultérieurement n'ôte en rien l'impression déprimante qu'on peut ressentir face à l'ensemble désormais rebaptisé « Phnom Penh Center ».

Les locaux sont désormais loués à des universités privées dont Build Bright ou Khemarak.

La destruction

En arrivant au rond point de l'intersection des boulevards Suramarit et Sotheaeros, on tourne à droite. Un des premiers bâtiments sur la droite, reconnaissable à sa couleur rouge, abritait le « Hall d'exposition du Sangkum Reastr Niyum » construit en 1961 sur des plans de Vann Molyvann. Le SRN était friand des structures de ce type pour présenter les progrès accomplis par le Cambodge pendant les années Sihanouk et d'autres architectes furent mis à contribution pour construire des édifices à fonction identique sur tout le territoire cambodgien : Lu Ban Hap, Seng Suntheng et, bien sûr, Roger Colne pour son fameux hall d'exposition de Kampot, menacé un temps et maintenant sauvé de justesse.

Ces architectes n'étaient pas seulement mandatés pour concevoir les plans de ces édifices, mais aussi pour en penser le contenu : ces bâtiments étaient donc, dès l'origine, conçus en fonction du matériel qui pourrait y être exposé. Les objets et photos présentés couvraient une large gamme de thèmes comme le développement industriel du Cambodge, les arts, le développement urbain, l'artisanat... Bref, tout pour montrer que cette époque était caractérisée par une volonté sans faille de changement radical. Aujourd'hui, le bâtiment est étiqueté « Centre culturel national ». Ceux qui l'ont visité, par exemple à l'occasion de l'exposition sur les cerfs-volants, sont parfaitement fondés à remettre en doute la validité de l'adjectif « culturel ». En tout état de cause, il ressort de la visite des lieux une impression de vide, voir de malaise.

Quelques pas supplémentaires et nous voilà devant un de ces « no man's land » auquel le Cambodge contemporain ne se lasse pas de nous habituer : l'ex théâtre national Preah Suramarit. Encore une œuvre de Vann Molyvann, inaugurée en 1968, et qu'on ne peut plus guère qu'admirer sur des photos. Vann Molyvann a expliqué que ses plans étaient inspirés d'un module triangulaire semblable à ceux qu'avait conçus Frank Lloyd Wright avec un toit qui se résolvait en une forme pyramidale. Cette réalisation comptait, aux yeux de l'architecte, parmi celles dont il était le plus fier. Dans les années 1960 le théâtre abritait le conservatoire national des arts de la représentation où officiaient plus de quatre cents artistes.

Curieux destin que celui de cet ensemble qui a survécu aux années de guerre et à l'absence d'entretien pour finir par être accidentellement détruit par un incendie lors de sa restauration en 1994. On pouvait encore en visiter les ruines jusqu'en 2007, date à laquelle les bulldozers sont finalement entrés en action. Le théâtre est le cadre principal du film de Rithy Panh « les acteurs du théâtre brûlé » : des acteurs y vivaient alors, envers et contre tout, et continuaient à y entretenir les traditions du théâtre khmer traditionnel ainsi que les techniques ancestrales de fabrication des petits et grands cuirs.



▲ Le théâtre Suramarith, détruit par un incendie en 1994

Régressions architecturales

Sur le chemin du retour, une fois retrouvé le rond point dont nous étions partis, il suffit de tourner à droite pour contempler les deux chefs d'œuvres de la contemporanéité cambodgienne : l'Institut bouddhique et le casino Naga.

Sur le second, il n'y a vraiment pas grand chose à dire, tout au plus qu'il ressemble à un bunker dont l'inélégance ne se remarque plus tant les constructions de ces dernières années nous ont accoutumés au laid.

L'Institut bouddhique de loin montre un semblant d'originalité qui s'estompe dès que l'oeil est en situation d'en appréhender plus précisément l'ensemble. Il s'agit d'une originalité bien factice dans sa prétention d'imiter, d'ailleurs fort imparfaitement, les formes triangulaires et hachurées des années 1960. Le tout résulte en un monument de type réaliste socialiste à la gloire d'un des poncifs des régimes en question : héros du travail ou brave soldat... mais le bouddhisme dans tout ça ?

L'Institut bouddhique était à l'origine installé dans des locaux situés devant l'actuel hôtel Himawari qui ont été occupés par le ministère des Affaires étrangères de 1980 à 2007. Quant à l'ancienne Assemblée nationale, originellement bibliothèque royale, elle avait été agrégée à l'Institut bouddhique en 1941. L'Institut bouddhique, disparu en 1974, a été installé dans la pagode Unnalom en 1989. Eu égard à la vision bouddhiste du monde, et à supposer qu'elle mérite de susciter une architecture adéquate, la pertinence des locaux précédents peut toujours se discuter, mais ils n'en feront pas moins figures de chefs d'œuvre comparés à la dernière création des abris de la tradition theravada cambodgienne. Si vous avez du temps à perdre sagement, pénétrez-y et visitez les salles de cours : tout en angles disgracieux, elles vous procureront un sentiment inimitable de mal être. L'architecte s'était d'ailleurs justifié sur le tard en déclarant que ses plans avaient été revus et corrigés à la baisse. Un dernier détail qui ne manque pas de piquant quand on considère le désintéret profond du bouddhisme pour les choses matérielles : la distance minimale prévue par la loi entre le casino Naga et l'Institut bouddhique n'a pas été respectée.

Retour au SRN

Après avoir dépassé le casino Naga, on prendra sur la gauche la voie qui longe le Bassac pour atteindre l'hôtel Cambodiana. Inauguré en 1969, sa fonction reste aujourd'hui inchangée. L'hôtel est l'oeuvre de l'architecte Lu Ban Hap et quant à la conception de l'intérieur du bâtiment, elle revient à... Norodom Sihanouk. En plus de l'hôtel proprement dit, l'ensemble originel comprenait un complexe de sports aquatiques et... un casino.

1969 est pour le Cambodge l'année de tous les dangers et le prince Sihanouk ne l'ignorait pas. L'un de ses derniers films au Cambodge ne s'intitulait-il pas « Crépuscule » ? Pour l'Etat, lever de l'argent est un exercice délicat vu la conscience fiscale limitée des contribuables. Le recours aux jeux d'argent pour alimenter les caisses de l'Etat est, par contre, un vieux procédé qui a fait ses preuves et c'est dans ce contexte que le casino d'Etat du Cambodiana a ouvert ses portes en février 1969. Dès l'ouverture, des milliers de Cambodgiens s'y précipitent, ce qui va entraîner des drames qui vont se multiplier : ruines et suicides. Beaucoup de textes écrits à l'époque, dont « derrière le sourire khmer » de Charles Meyer, n'ont pas manqué de rappeler la vieille prophétie qui évoque les « tours d'argent et d'or » bâties aux quatre bras et qui, prémonitoire, anticipe sur le futur proche : « la rivière charriera des flots de sang, le prince partira en exil et le royaume sera plongé dans le désarroi ».



▲ Le hall de conférence Chaktomuk

Quelques dizaines de mètres plus loin en se dirigeant vers le Palais royal, on découvre le hall de conférences Chaktomuk. Encore une réalisation de Vann Molyvann inaugurée en 1961 et qui reste, à ce jour, quasiment intacte. On y retrouve des traits caractéristiques de l'architecture traditionnelle khmère comme les toits en forme de pointes et l'espace libre sous la construction, procurant ainsi à l'ensemble une impression de flotter. La construction a été financée par les Américains et Vann Molyvann a rappelé de nombreuses anecdotes sur le comportement de leurs inspecteurs : « les Américains qui contrôlaient la construction nous ont reproché d'utiliser du ciment coréen, ils ne pouvaient accepter cela » et son épouse d'ajouter : « On ne pouvait même pas boire du thé car le sucre venait de Cuba et le thé d'Inde ». Une fois achevé, le hall a été le cadre d'évènements importants comme la 6e conférence bouddhiste internationale en 1961. En 1979, c'est là qu'aura lieu le jugement par défaut des dirigeants du régime du Kampuchéa démocratique. Aujourd'hui, le hall a été privatisé et bien restauré, même si des esprits chagrins



▲ Le médaillon du FUNSK

déplorent le teint rose du bâtiment au détriment de la teinte blanche originelle.

Nous sortirons du SRN avec un dernier petit détail. Juste après le hall de conférences, jetez un petit coup d'œil sur votre gauche pour apercevoir les locaux du Comité National pour l'Organisation des Festivals nationaux et Internationaux qui arborent un gros médaillon d'une couleur curieuse entre un bleu indéfinissable et un vert de gris. Cette vénérable icône a été apposée au début des années 1980. La date du 2 décembre 1978 est celle de la création du Front Uni National de salut du Kampuchéa (FUNSK) dont le nom en Khmer se trouve dans un demi-cercle sous les personnages. Le FUNSK était une création fort à propos pour légitimer l'entrée en force des troupes vietnamiennes au Cambodge le 25 décembre 1978, le renversement du régime de Pol Pot et la création, le 20 janvier 1979, de la République Populaire du Kampuchéa (RPK). La partie centrale du médaillon représente six personnages qui symbolisent la diversité sociale de la RPK, du bonze au militaire en passant par l'ouvrier, l'intellectuel et les paysans des deux sexes. Cette représentation sociale variée et la diversité vestimentaire qui l'accompagne ne tombent quand même pas dans la fantaisie car la pose des personnages est impeccable de raideur et de détermination. Cet ensemble fait d'une pierre deux coups ; d'une part, elle critique directement le régime khmer rouge en ce que la diversité sociale de ce dernier était effectivement des plus réduite, pour ne pas parler de la différence vestimentaire, d'autre part, elle renforce le thème de l'unité sur lequel repose la raison d'être du front.

Cette série de promenades dans le Phnom Penh du SRN a tenu à mettre en évidence le fantastique essor architectural des années 1960 au Cambodge. Il s'agit aussi d'un plaidoyer en faveur de la conservation des bâtiments du SRN qui peuvent encore être sauvés et restaurés. Outre le fait qu'ils dotent Phnom Penh d'un cachet architectural unique en Asie du Sud-Est, ils constituent pour les générations actuelles et futures de cambodgiens l'exemple accompli d'une élégance architecturale que double une fonctionnalité sans faille.

La suite : en guise de conclusion provisoire

La structure urbaine du Phnom Penh d'aujourd'hui a été pensée et réalisée à l'époque du Protectorat français et du Sangkum Reastr Niyum (SRN). Les régimes qui ont succédé au SRN n'ont que peu modifié la configuration de Phnom Penh.

Le commencement de la fin

Le deuxième conflit indochinois n'épargnera pas le Cambodge. Le résultat principal du coup d'Etat du 18 mars 1970, qui destituera le prince Sihanouk, sera de plonger le pays dans la guerre totale.

Phnom Penh devient alors la capitale d'un nouveau régime « la République khmère » que l'on qualifie aussi et surtout de « régime de Lon Nol ». La brève existence de ce régime (mars 1970–avril 1975) ne dépendra très vite que de l'aide américaine. La vie à Phnom Penh sera celle d'une capitale assiégée pendant les cinq années de la République. Phnom Penh sera d'abord ravitaillée par le Mékong jusqu'à la chute de Neak Loeng, puis par voie aérienne jusqu'au moment où les bombardements de l'aéroport de Pochentong couperont la ville du reste du monde.

En 1975, l'afflux des réfugiés avait porté la population de Phnom Penh à plus de deux millions d'habitants.

La République khmère n'a pas laissé de vestiges architecturaux excepté le bunker que Lon Nol avait fait construire dans l'enceinte de Chamkar Mon, ainsi que des constructions diverses dans le quartier de Tuol Kork : le développement de ce quartier ne faisant que suivre un plan élaboré sous le SRN. Un fait important à noter : beaucoup de grands architectes qui avaient oeuvré à l'époque du SRN (Vann Molyvann, Lu Ban Hap...) quitteront le pays.

Une évocation des hauts faits de la République khmère ne peut se passer d'une promenade au « village catholique » (Phum catholic) qui se trouve immédiatement au nord du pont Chruoy Changvar. C'est en ces lieux que les tueries de 1970

ont commencé : l'armée républicaine a massacré d'innocents civils vietnamiens accusés d'être des agents Viêt-Cong. Cette entrée en matière souillera à jamais l'image de la République khmère. Les massacres n'ont cessé que devant l'ampleur des protestations internationales et l'intervention des Etats-Unis qui devaient veiller à l'image de marque de leur nouvel allié.

L'année zéro

Le 17 avril 1975, les Khmers rouges entrent dans Phnom Penh et, deux jours plus tard, l'entière population de la ville est évacuée dans des conditions atroces sans égard pour l'âge ou l'état de santé des habitants. Une première description particulièrement frappante de l'évacuation de la capitale est celle du Père François Ponchaud dans « Cambodge année zéro ». Il y en aura bien d'autres dans les années qui vont suivre et jusqu'à aujourd'hui.

Tous les étrangers, rassemblés à l'ambassade de France, seront finalement évacués le 30 avril 1975.



▲ les dirigeants Khmers Rouges au lendemain de la chute de Phnom Penh (19 avril 1979). En commençant par la gauche : Pol Pot, Nuon Chea, Ieng Sary, Son Sen

Phnom Penh, capitale du Kampuchéa démocratique selon la nouvelle constitution, est dorénavant une ville fantôme où ne demeurent, outre les hauts dirigeants khmers rouges, que quelques milliers de techniciens chargés de maintenir en état les services. Le chiffre exact de la population de la ville de 1975 à 1979 est toujours sujet à caution : sur la base d'un reportage yougoslave de 1978, on avance le chiffre de 20 000 personnes.



▲ Phnom Penh vidée de ses habitants, 19 avril 1975

Des destructions de bâtiments se produiront sans pour autant correspondre à une politique systématique d'éradication des symboles du passé. Dès le 18 avril, la banque nationale du Cambodge, symbole emblématique du capitalisme, sera dynamitée. La destruction de la cathédrale catholique, construite en béton armé, demandera bien plus d'efforts et on emploiera à cet effet des Khmers rentrés de France à l'appel de Ieng Sary. Les églises seront rasées à l'exception de l'église du couvent de la Providence. Par contre, les pagodes et le Palais royal, symboles de « l'oppression féodale » dénoncée sans relâche par les Khmers rouges, ainsi que le musée national et la bibliothèque nationale, seront épargnés.

Il est difficile de voir une préméditation, voir une logique quelconque, dans les destructions : on pense plutôt à des actions sporadiques selon l'humeur des chefs locaux. A titre d'exemple, le temple chinois hakka, près du vieux marché, sera détruit alors que les autres temples chinois seront laissés intacts.

En tout état de cause, pour le nouveau régime l'essentiel est de vider la ville de sa population et de la laisser à l'abandon tout en entretenant quelques quartiers, véritables villages Potemkine, où l'on promenait les rares visiteurs étrangers.

Les propos d'un diplomate chinois rapportés par Marek Sliwinsky sur l'ambiance du Phnom Penh khmer rouge donnent le ton : quoique ayant été en poste dans les capitales d'autres pays communistes, le diplomate a déclaré qu'il n'avait jamais ressenti une atmosphère d'oppression semblable à celle du Phnom Penh de cette époque.

Phnom Penh abritera le tristement célèbre S-21 où, de 1975 à 1978 seront interrogées plus de 15 000 personnes dont moins d'une douzaine survivront.

L'histoire de la vie dans capitale du Kampuchéa Démocratique est particulièrement avare de témoignages. Le prince Sihanouk, rentré au Cambodge en septembre 1975, décrira sa vie entre les murs du Palais royal dans son ouvrage intitulé : « Prisonnier des Khmers rouges ». Une équipe de télévision yougoslave réalisera un film sur le Cambodge en mars 1978. Un document particulièrement important est celui d'Elisabeth Becker qui, au moment où les Khmers rouges ont tenté une tardive et timide politique d'ouverture, a fait partie des rares invités non sympathisants du régime. Becker nous laisse un témoignage de ses impressions de Phnom Penh dans son ouvrage « When the war was over ». Cette énumération resterait incomplète sans la mention du livre de Laurence Picq « Au-delà du ciel ». Il s'agit du récit autobiographique d'une jeune Française dans le Cambodge des Khmers rouges. Mariée à un cadre du régime khmer rouge, Laurence Picq travaillera de 1975 à 1979 pour le ministère des Affaires étrangères du Kampuchéa Démocratique et nous laissera un portrait saisissant du régime et de la vie à Phnom Penh dans ces années.

La renaissance d'une ville

L'armée vietnamienne s'empare de Phnom Penh le 7 janvier 1979 et élimine le régime khmer rouge.

Les premières images, dont des photos diverses et un film réalisé par une équipe est-allemande, donnent un sentiment d'irréalité et d'absurde : des rues entièrement désertes, un marché central au pourtour planté de cocotiers, des carcasses de voitures qui jonchent les rues...

Très vite la population se masse aux abords de la ville, il faut alors trouver des solutions aux problèmes posés par l'approvisionnement. Il faut aussi reconstruire une administration et, pour ce, convaincre les anciens cadres restés en vie de collaborer avec les nouvelles autorités. Des séminaires de trois semaines seront organisés pour les futurs employés de l'Etat qui, à leur tour, en recruteront d'autres.

En 1979–1980, le salaire d'un fonctionnaire est de seize kilos de riz à quoi s'ajoute une ration de sel et de sucre.

Le repeuplement de la ville fera d'abord l'objet d'un contrôle auquel les nouvelles autorités devront vite renoncer sous la pression trop forte du nombre des nouveaux arrivants qui finiront par s'installer où ils veulent. Le premier recensement en 1980 donne une population de 90 000 personnes.

Le problème de l'éducation n'est alors pas des moindres, une grande partie des enfants en âge d'être scolarisés n'ayant pas eu accès à l'éducation pendant la guerre civile (1970-1975). Quant au régime khmer rouge, il supprimera purement et simplement toute forme d'enseignement à l'exception de ses séminaires d'endoctrinement. Dès 1979, on recommence à enseigner dans une ambiance de dénuement indescriptible. Dans les anciennes écoles encore utilisables, mais aussi dans les rues, les survivants, anciens fonctionnaires et enseignants, font preuve d'un dévouement exceptionnel en enseignant même la nuit.

L'hygiène étant aussi un problème, les rues doivent être nettoyées et les fonctionnaires, réquisitionnés pour cette tâche, ne jouiront de leurs premiers week-ends qu'à partir de 1986.

Le commerce renaît lentement d'abord sous forme de troc avant le rétablissement du riel en 1981. Le petit commerce demeure une activité privée, alors que le commerce de plus grande envergure, notamment celui des marchés, restera sous contrôle étatique jusqu'à la privatisation de 1989.

Phnom Penh, janvier 1979





En 1989, la population de la ville a été estimée à 500 000 habitants. Les nouveaux habitants de Phnom Penh vont donner à la ville une image qui perdurera jusqu'à aujourd'hui. Il s'agit d'une population en grande majorité campagnarde qui ignore tout des mœurs urbaines, les Phnompenhois d'origine ne devant guère représenter plus de 10% de la population. En 1979, on s'installe où on peut et comme on peut, la seule règle étant la survie immédiate.

Les résultats de ce repeuplement sont toujours visibles et donnent à l'habitat de Phnom Penh un caractère malheureusement unique. Un bon exemple de cette « réorganisation » est la clinique du docteur Bessière située à l'angle de la rue Khemarak Phoumin et du boulevard Norodom. Clinique privée de très bonne réputation à l'époque du SRN, le bâtiment est aujourd'hui divisé en une multitude de compartiments, certaines familles ayant même élu domicile dans les cages d'escalier ou construit des espaces en contre plaqué dans l'entrée. Les compartiments qui divisent l'église de la Providence, près du pont Chruoy Changvann, en sont aussi un excellent exemple.

Les accords de Paris et l'APRONUC.

Signés en octobre 1991, les accords de Paris vont entraîner la mise en place de l'Administration Provisoire de l'Organisation des Nations Unies pour le Cambodge (APRONUC) chargée de l'organisation d'élections libres. Cette période, qualifiée en khmer d'« époque de l'UNTAC » (version anglaise de l'APRONUC), va durablement marquer les imaginations. On n'a aucun mal à imaginer l'effet que l'arrivée au Cambodge des 30 000 membres du personnel des Nations Unies va produire sur une population qui a été jusqu'alors quasiment privée de tout. Les effets pervers de cette intervention vont également marquer la vie phnompenhoise : dollarisation de l'économie, hausse des prix...

Le retour à la paix et l'autorisation de se déplacer librement dans le pays vont entraîner un afflux de la population pauvre des alentours et, en 1996, la population de Phnom Penh dépassera le million.

Et ensuite ?

D'après les résultats du dernier recensement, la population de Phnom Penh est en 2008 de 1.325.681 habitants. Il est très difficile de fournir des données autres qu'intuitives sur la composition ethnique de cette population. Les frontières relativement nettes d'avant 1975 entre Khmers et Chinois se sont aujourd'hui largement estompées, pour ne rien dire de l'actuelle population vietnamienne sur laquelle abondent les données les plus contradictoires.

Tout incorrigible marcheur pourra constater l'existence de difficultés à opérer une séparation entre espace public et espace privé. L'émergence de la notion de patrimoine n'est pas pour demain, pour ne pas évoquer les notions encore surréelles d'harmonie ou de style.

A partir de l'année 2004, Phnom Penh, à l'instar de tout le pays, a été le lieu d'une folie spéculative. Les résultats en sont bien visibles : destruction d'une partie non négligeable du patrimoine architectural et une politique anarchique des constructions.

Le style actuellement à l'honneur, que Phnom Penh lèguera à ses générations futures, pourrait se définir comme un « baroque sino thaï ». Même si elle n'a pas encore été l'objet d'une étude consistante, cette esthétique se définit par ses combinaisons de couleurs très voyantes, d'angelots grassouillets, de colonnes de préférence corinthiennes sans oublier les indispensables dorures. Très à l'honneur en Thaïlande, au Vietnam et en Chine, ce style a été qualifié par les mauvaises langues de « nouveau riche ». Ailleurs, cela serait peut-être sans conséquence, par contre dans une ville qui a été un lieu d'avant-garde en matière d'architecture, il est justifié de tirer la sonnette d'alarme : c'est ce qu'a fait d'ailleurs en 2008 le National Geographic en donnant une note désastreuse à Phnom Penh.

Ces dernières années, le rythme des destructions s'est accéléré au point que même des bâtiments que l'on imaginait protégés ont purement et simplement été rasés. Une des illustrations les plus tristes de cette politique est ce qui devait être le futur office du tourisme de Phnom Penh ; il s'agissait d'une des plus belles maisons khmères de la capitale située sur la quai Sisovat, face à l'entrée de la pagode Unnalom. Le bâtiment avait même fait l'objet d'une étude publiée qui en détaillait les caractéristiques et en décrivait les futures fonctions. Rien n'y a fait : les bulldozers sont entrés en action de nuit à la suite d'un projet immobilier mystérieux qui s'est traduit par l'érection de la traditionnelle palissade métallique bleue.

Le mot de la fin

J'ai pu lire récemment que « Phnom Penh regrettera un jour les monuments qui faisaient son charme... ». Nous en voilà fort aise, mais le peu de pertinence que présentent en général les regrets s'estompe encore par le fait que ce soit « Phnom Penh » qui les éprouve.

Pour le futur, il faut espérer que les pouvoirs publics prendront conscience de l'intérêt exceptionnel que présente Phnom Penh et que des mesures efficaces de sauvegarde pour le patrimoine restant seront prises.

Index des noms propres

Etienne Aymonier (1844-1929) Savoyard d'origine, il a commencé sa carrière comme militaire pour devenir ensuite administrateur colonial, il a publié de nombreuses études sur le Cambodge ainsi que sur les Chams.

Xavier Brau de Saint Pol Lias (1840-1914). Après une carrière à la Banque de France, il s'occupe à partir de 1873 de la Société de géographie, puis de la Société d'études coloniales et de la Société de géographie commerciale. A la tête d'expéditions d'exploration de l'Extrême-Orient, il a visité le Cambodge en 1885. Il devint un ardent propagandiste du système colonial.

Doudart de Lagrée : (1823 – 1868) En 1862, il parti pour la Cochinchine, et conclut le traité qui attribue à la France le protectorat sur le Cambodge le 5 juillet 1863 à Saïgon. Doudart de Lagrée revint en France en 1864, avant de repartir avec le grade de capitaine de frégate en 1866 pour une expédition scientifique sur le Mékong, avec pour second le commandant Francis Garnier. Il explora notamment le site d'Angkor mais mourut de maladie en 1868 avant la fin de l'expédition qui s'achève sous le commandement de son second.

George Groslier (1887-1945) est un artiste peintre, archéologue, ethnologue, romancier et photographe. Sur les fondations de l'École des Arts décoratifs ouverte en 1912 au sein de la Manufacture royale du Palais elle-même créée par le Roi Sisowath en 1907, il organise l'École des Arts cambodgiens. La réussite de cette école qui développe sa propre coopérative de production d'artisanat khmer contribue à la notoriété de George Groslier désormais reconnu comme le rénovateur des arts cambodgiens. A ce titre, il est fait appel à lui pour la réalisation des pavillons du Cambodge lors de l'Exposition des arts décoratifs de 1925 et de l'Exposition Coloniale de 1931 à Paris. Devenu Directeur des Arts cambodgiens, puis Inspecteur général des Arts en Indochine, il est le créateur, l'organisateur et le premier conservateur du Musée Albert Sarraut à Phnom Penh (aujourd'hui Musée National), modèle d'architecture khmère traditionnelle, dont il fit le sanctuaire de l'art cambodgien. Retraité à compter de 1942, il reste au Cambodge et s'engage dans la résistance contre l'occupant japonais en tant qu'opérateur radio. Il est capturé, emprisonné et meurt sous la torture à 58 ans.

Huyn de Verneville : Résident supérieur au Cambodge de 1889 à 1897.

Jean-Claude Miche (1805 – 1873) Ordonné en 1830, après des études au Séminaire des Missions Étrangères de Paris (MEP) il est envoyé en 1840 en Cochinchine. Au début de 1842, il est envoyé auprès des ethnies montagnardes ; arrêté au moment de franchir la frontière annamite, il est emprisonné, torturé puis conduit à Hué avec d'autres missionnaires. La sentence est implacable : tous sont condamnés à mort. Toutefois, le roi diffère leur exécution, ce qui permettra à une corvette française de les délivrer en 1843. Homme d'église, Mgr Miche ne tarda cependant pas à devenir un diplomate écouté. Il apporta son concours au Gouverneur de la Cochinchine, notamment lors de la préparation du traité de protectorat du Cambodge par la France.

Alexandre Henri Mouhot (1826 – 1861) Dès l'âge de 18 ans il enseigne le français à Saint-Petersbourg et sillonne la Russie des Tsars, de la Crimée à la Pologne pendant douze ans. À 30 ans, établi dans l'île de Jersey, il épouse la fille de Mungo Park le plus illustre explorateur britannique de l'époque, dont le récit est un poignant témoignage sur l'Afrique du début du XIXe siècle. Entre 1858 et 1861, il effectue trois expéditions, il parcourt de vastes régions du Siam, du Laos et du Cambodge où il « découvre », fin novembre 1859, les ruines d'Angkor.

Norodom Ier (1834 - 1904), roi du Cambodge de 1860 à 1904, arrière grand père de Norodom Sihanouk.

Sisowath (1840 - 1927) Roi du Cambodge de 1904 jusqu'à sa mort. Il est le fils du roi Ang Duong et le demi-frère du roi Norodom Ier.

Charles Thompson : Gouverneur de la Cochinchine de 1882 à 1885

Annexe

L'évolution de Phnom Penh sous le protectorat français



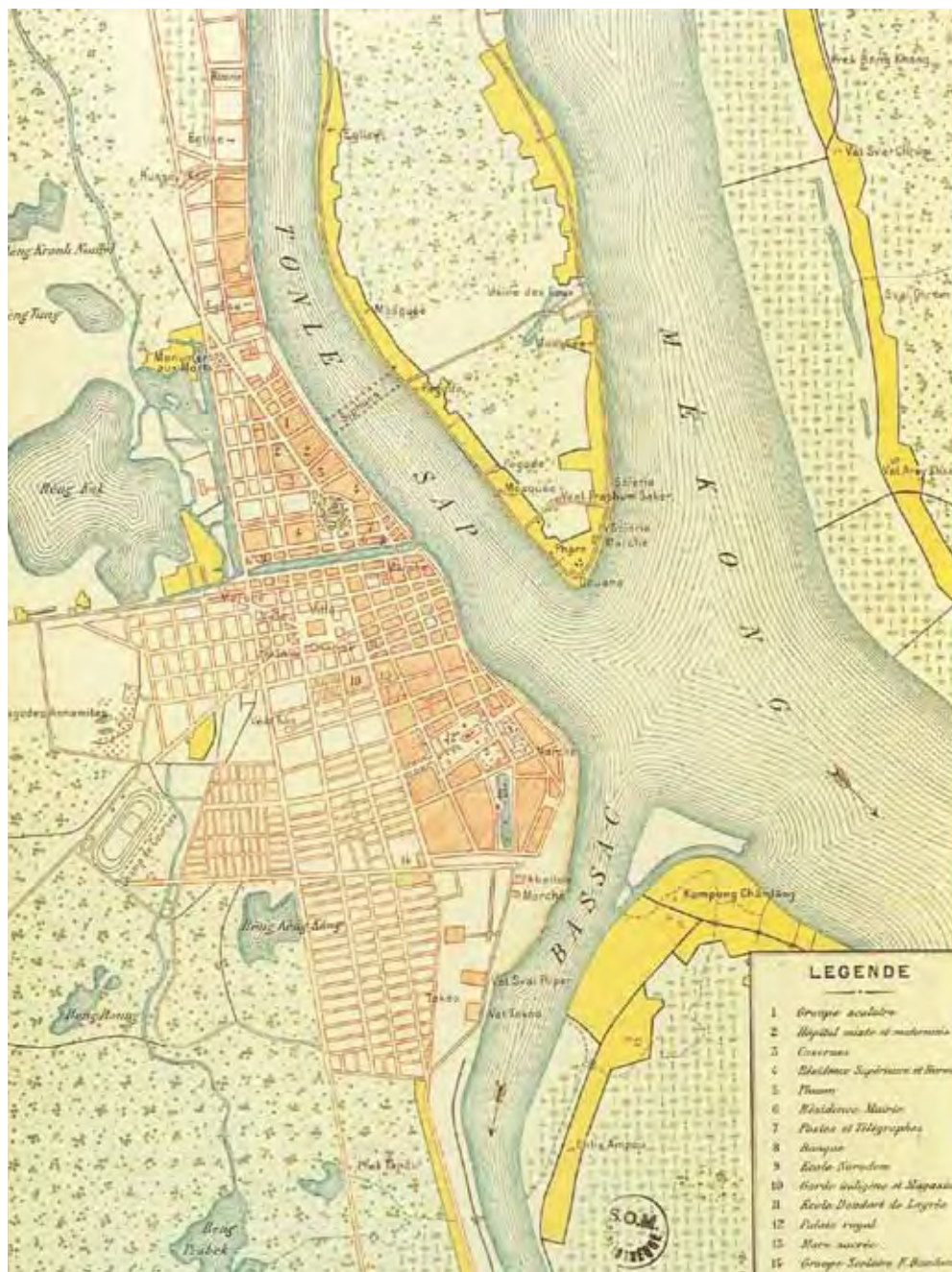
▲ Phnom Penh 1903



▲ Phnom Penh 1914



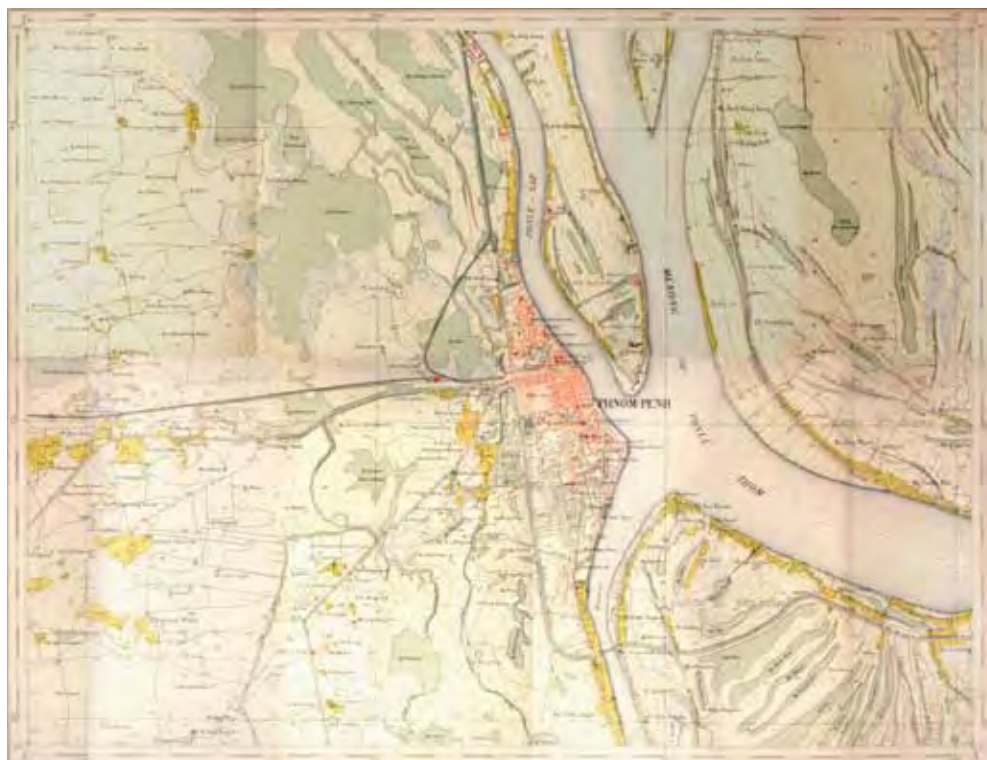
▲ Phnom Penh 1922



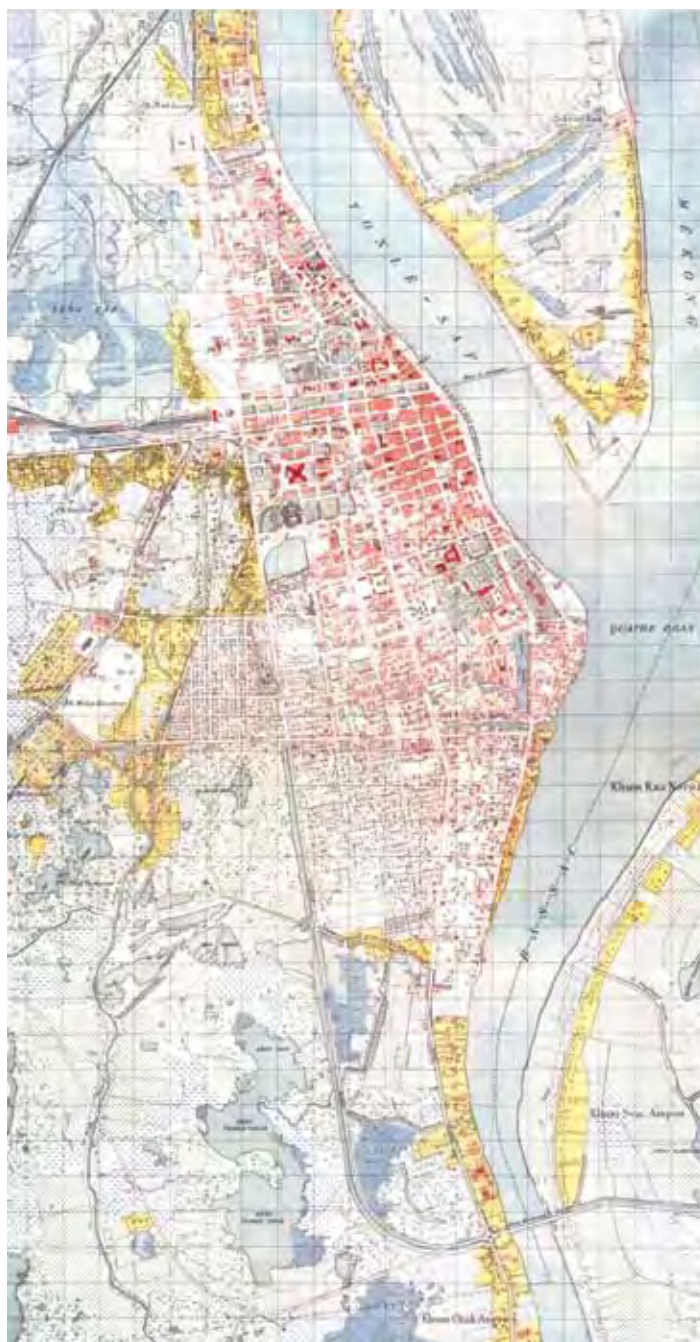
▲ Phnom Penh 1925



▲ Phnom Penh 1927



▲ Phnom Penh 1930



▲ Phnom Penh 1937

Bibliographie

Ayres, D. M. 2000. Anatomy of a crisis. Education, development, and the state of Cambodia, 1953-1998. Scholarly book services Inc.

Balázs, E. 1968. La bureaucratie céleste. Recherches sur l'économie et la société de la chine traditionnelle. Paris, Gallimard .

Becker, E. 1998. When the war was over. Cambodia and the Khmer rouge revolution

Blancot, C. et Hêtreau-Pottier, A. 1997. « 1863–1953, une ville neuve dans un site d'occupation ancienne » in Phnom Penh, développement urbain et patrimoine, Paris, Ministère de la Culture, Atelier parisien d'urbanisme

Brau De Saint-Pol Lias, X. 1885. Phnom Penh.

Bruguier, B. 1997. « L'avenir archéologique de la région de Phnom Penh » in Phnom Penh, développement urbain et patrimoine, Paris, Ministère de la Culture, Atelier parisien d'urbanisme

Coédès, G. 1949. « La fondation de Phnom Penh au XVe siècle d'après la chronique cambodgienne ». France-Asie N. 4

De Bernon, Olivier 2001. « Le plus ancien édifice subsistant de Phnom Penh : une tour angkorienne sise dans l'enceinte du Vatt Unnalom selon l'inscription [K 1211] », BEFEO, 88, p. 249-260, [publication en ligne sur le site de l'EFEO].

Delvert, J. 1961. Le paysan cambodgien. Paris and The Hague: Mouton & Co.

Edwards, P. 2007. Cambodge. The cultivation of a nation, 1860 – 1945. Silkworm books.

Filippi, J-M, 2009. « Techniques de la déconstruction : Suivez le guide ! » Cambodge Soir Hebdo

Filippi, J-M, 2009. « Silence on restaure ». Cambodge Soir Hebdo

- Filippi, J-M, 2010. « Un monument d'un autre âge ». Cambodge Soir Hebdo
- Filippi, J-M, 2010. « Les spécificités d'une identité ». Cambodge Soir Hebdo
- Grant Ross H. and Collins, D. L. 2006 "Building Cambodia: New Khmer architecture, 1953-1970". The key publisher company Ltd, Bangkok.
- Groslier, B. P. 1958. Angkor et le Cambodge au XVIe siècle d'après les sources portugaises et espagnoles. PUF, Annales du musée Guimet, Paris.
- Igout, M.1993. Phnom Penh, hier et aujourd'hui . White lotus, Bangkok
- Lamagat, H. 1942 Souvenirs d'un vieux journaliste indochinois. Paris: Imprimerie d'Extrême-Orient.
- Leys, S. 1999 « Essais sur la Chine ». Robert Laffont, Paris
- Meyer, C. 1996. Les Français en Indochine, 1860–1910. Hachette littérature, Paris.
- Meyer, C.1971. Derrière le sourire khmer. Plon, Paris
- Müller, G. 2006 Colonial Cambodia's "bad Frenchmen". The rise of French rule and the life of Thomas Caraman, 1840-87. Routledge, London and New York.
- Osborne, M. 2008. Phnom Penh, a literary and cultural history. Signal books Ltd.
- Picq, L.1984. Au delà du ciel, cinq ans chez les Khmers rouges. Barrault, Paris.
- Pomonti, J.-C. et Thion, S. 1971. Des courtisanes aux partisans : essais sur la crise cambodgienne. Gallimard, Paris
- Sitte, C. 1857 Der Städtebau nach seinen künstlerischen Grundsätzen

Sliwinsky, M. 1995. Le génocide khmer rouge, une analyse démographique. L'harmattan, Paris.

Willmott, W. 1967. The Chinese in Cambodia. Publication center. University of British Columbia.

Willmott, W.1970. The political structure of the Chinese community in Cambodia. University of London. The Athlone press.

Zhou Da Guan, 1951. Mémoires sur les coutumes du Cambodge. Payot, Paris

Table des matières

| | |
|---------------------------------------------------------------------------------|-----------|
| Avant-propos | 5 |
| En guise d'introduction : des 4 bras à la capitale du Cambodge | 7 |
| De l'histoire... | 7 |
| ...au mythe | 8 |
| Un retrait de plus de 3 siècles | 9 |
| Et la France vint... | 10 |
| | |
| Déambulation I | 15 |
| | |
| Le Phnom Penh du Protectorat français | 17 |
| Suivez le guide | 17 |
| Place de la poste | 19 |
| L'inévitable question de l'esthétique | 23 |
| | |
| Déambulation II | 25 |
| Autour du canal | 27 |
| L'éclectisme architectural du Protectorat | 27 |
| Chinoiseries | 32 |
| Les années 1930 | 34 |
| Au-delà du canal | 35 |
| Retour à Vatt Phnom | 37 |
| Vu d'en haut, vu d'en bas | 40 |

| | |
|------------------------------------|-----------|
| Déambulation III | 45 |
| Une lecture chinoise de Phnom Penh | 47 |
| D'un marché à l'autre | 49 |
| La resinisation | 52 |
| Le cas Teochiu | 53 |
| D'une fonction à l'autre | 55 |
| | |
| Déambulation IV | 57 |
| Autour d'une rue | 59 |
| Un modèle urbain chinois | 59 |
| Parier sur la pluie | 61 |
| La rue des dentistes | 61 |
| Les Chinois, commerçants nés ? | 62 |
| L'art du Kuyteav | 63 |
| Les saveurs d'un marché | 64 |
| Phnom Penh, ville chinoise ? | 66 |
| | |
| Déambulation V | 69 |
| Un quartier insolite | 71 |
| Un syncrétisme franco-chinois | 71 |
| La communauté hokkien | 74 |
| La Chine dans le miroir du taoïsme | 74 |
| Chez les Cantonnais | 78 |
| Sacré et profane | 81 |
| Histoire et littérature | 83 |

| | |
|------------------------------------------------------------|------------|
| Le Sangkum Reastr Niyum : Le prince et l'architecte | 85 |
| Changer la physionomie du pouvoir | 85 |
| Espace public et espace privé | 86 |
| | |
| Déambulation VI | 89 |
| Le Sangkum Reastr Niyum et sa politique éducative | 91 |
| La rupture | 91 |
| L'université cambodgienne | 92 |
| La fin d'une époque | 98 |
| | |
| Déambulation VII | 101 |
| Au bord de l'eau, l'aménagement des rives du Bassac | 103 |
| La vampirisation | 103 |
| La modification | 105 |
| La destruction | 106 |
| Régressions architecturales | 108 |
| Retour au SRN | 109 |
| | |
| La suite : en guise de conclusion provisoire | 113 |
| Le commencement de la fin | 113 |
| L'année zéro | 114 |
| La renaissance d'une ville | 117 |
| Les accords de Paris et l'APRONUC | 120 |

| | |
|-------------------------------|------------|
| Et ensuite ? | 121 |
| Le mot de la fin | 122 |
| | |
| Index des noms propres | 123 |
| | |
| Appendix | 127 |
| | |
| Bibliographie | 139 |

